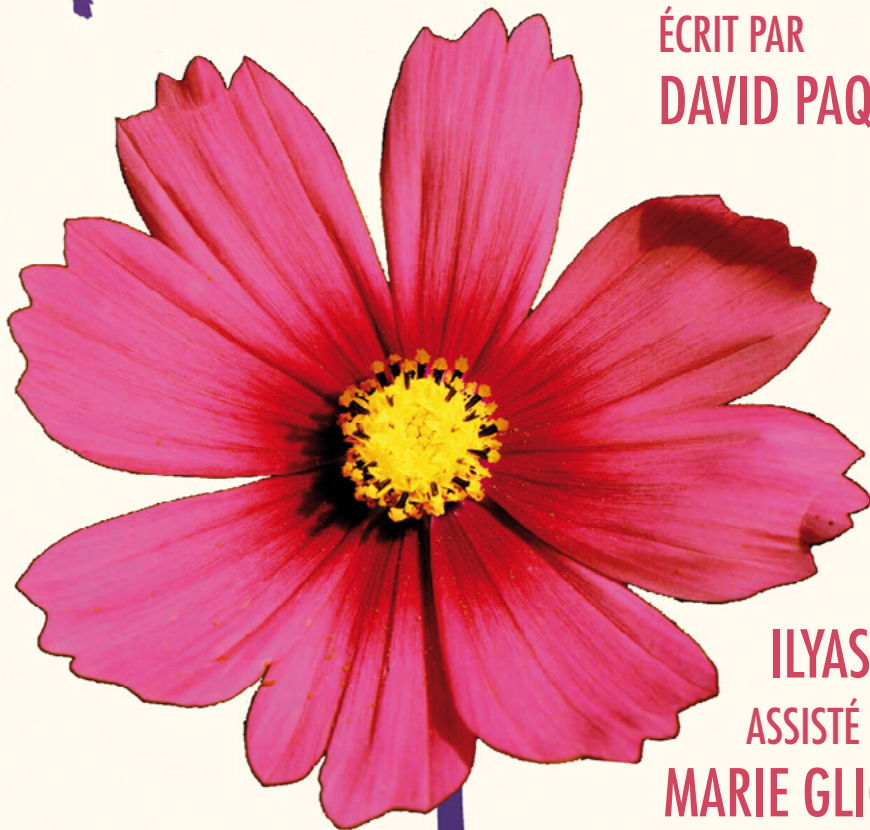


THEATRE DE POCHE

L'ÉVEIL DU PRINTEMPS

ÉCRIT PAR
DAVID PAQUET



MIS EN
SCÈNE PAR
ILYAS METTIOUI

ASSISTÉ PAR
MARIE GLICHITCH
CHORÉGRAPHIE DE
BÉRENGÈRE BODIN
DRAMATURGIE DE
JUDITH CISELET

AVEC BOYKID, DIDIER COLFS,
MONIA DOUIEB, BENJAMIN GISARO/
TYSSIA ANUSET (EN ALTERNANCE),
AMINE HAMIDOU, LARA HEINE,
ALICE JOHNY VALINDUCQ, ELISA WÉRY

L'ÉVEIL DU PRINTEMPS

1. Présentation générale de la pièce.....	3
2. Interview de David Paquet.....	4
3. Quelques éléments d'histoire.....	7
Petite histoire de la version originale de la pièce	7
Petite histoire du concept d'adolescence	12
4. Thématiques qui traversent le spectacle.....	15
Eros et Thanatos, meilleurs ennemis ?	15
Questionner les tabous	19
Le consentement et la culture du viol	21
Le slut shaming.....	24
La diversité des identités de genre et orientations sexuelles	26
Le suicide	29
Le culte de la performance	32
5. La dramaturgie d'Ilyas Mettioui.....	34
6. Biographies de l'équipe artistique.....	36
7. Pistes pour prolonger la réflexion.....	42

1/ Présentation générale de la pièce

« *Même la nuit la plus sombre regorge de lumière, pour qui se donne la peine de la chercher.* » *Britney Spears*

Leur jeunesse n'a d'égal que leur désir d'être et d'aimer : Moritz, Wendla, Melchior, Ilse, Otto et Martha sont à l'âge où naissent les pulsions. Secoués par des montées de sève qui parfois les dépassent, ils cherchent à comprendre sincèrement leurs désirs dans un monde qui s'évertue à les banaliser, et où les adultes sont eux-mêmes aux prises avec des libidos chaotiques.

Leurs fantasmes peuvent-ils être criés au micro de la radio étudiante ? Assumés en plein jour ? De la répression d'hier à la surstimulation de notre ère bavarde, l'éclosion de la sexualité est-elle moins taboue ?

L'auteur québécois David Paquet signe ici une libre adaptation de la pièce de Frank Wedekind (1906). Avec son humour vorace et ses personnages éblouissants, il extirpe la sève des grands thèmes de *L'Éveil du printemps* : sexualité et interdit, domestication et liberté, afin d'en faire éclore de tout nouveaux bourgeons.

Ilyas Mettioui (*Ouragan, Écume, Hofstade...*), très bien entouré, notamment de la chorégraphe Bérengère Bordin, signe sa première mise en scène au Poche.

TRIGGER WARNING :

Ce dossier pédagogique aborde des sujets sensibles tels que le suicide, l'avortement et les différentes facettes de la sexualité de manière directe. Si vous ne vous sentez pas bien avec l'un de ces sujets, ne restez pas seul. Parlez-en à un proche et/ou appelez une ligne d'aide anonyme.

→ **Télé-Accueil** (écoute et soutien pour tous) : 107 (24h/24)

→ **Ecoute Enfant** (pas seulement pour les enfants, mais pour les moins de 18 ans) : 103 (10h- minuit)

→ **Chat SOS Amitié** disponible sur leur site pour ceux qui sont plus à l'aise avec des messages écrits

→ **Centre de prévention du suicide** : 0800 32 123

→ Et bien d'autres ressources sur le site de la **Plateforme bruxelloise pour la santé mentale**. platformbxl.brussels

2/ Interview de David Paquet

Nous avons rencontré pour vous celui qui a réécrit *L'Éveil du Printemps* plus d'un siècle après sa première écriture par Frank Wedekind : le québécois David Paquet. Voici ce qu'il nous a raconté de ses intentions et de la vie de son texte.

Bonjour David. Vous avez décidé en 2022 d'adapter la pièce de Wedekind qui avait fait tellement scandale dans la Prusse puritaine de la fin du XIX^e siècle. Qu'est-ce qui vous a donné l'élan de le faire ?

Habituellement, je commence à écrire en n'ayant qu'à répondre de mon propre imaginaire. Ça fait 15 ans que je suis actif dans le milieu théâtral au Québec, et j'ai vu dans cette proposition qu'on m'a faite¹, une opportunité de renouveler mon processus de création. Cette fois, je ne serais pas en rapport avec le néant, mais en dialogue avec le texte de Wedekind. Bien sûr, le défi n'en est pas moins grand : les enjeux ne sont que déplacés. Là où il fallait tout inventer, il faut à présent choisir quoi conserver, modifier, enlever et rajouter. En quelque sorte, j'avais l'impression de visiter une maison centenaire et de me demander quoi épousseter, quoi rénover et quoi jeter; le tout en étant simultanément à l'écoute du texte d'origine et de mes propres impulsions.

Dans ce grand ménage, qu'est-ce qui a guidé vos décisions ?

D'emblée, j'ai su que je ne voulais pas que « québéçiser » et moderniser des répliques. Ma façon d'être fidèle à Wedekind a été de conserver l'essence des personnages, de respecter le territoire thématique et de calquer la structure générale de sa pièce, tout en m'accordant plusieurs libertés.

Par exemple, le personnage de Melchior, qui est un homme, une espèce de « jeune premier qui connaît tout » dans la pièce de Wedekind : j'ai trouvé ça plus intéressant d'avoir une fille qui n'a honte de rien, et qui n'hésite pas à faire un exposé oral sur son orgasme en classe. Puis, dans la pièce de Wedekind, le seul personnage féminin central, Wendla, meurt d'un avortement clandestin bâclé, je lui ai aussi donné une autre destinée. J'ai préféré avoir deux figures féminines fortes et épanouies, afin que le présent ne soit pas teinté par les limites du passé.

Et pour le personnage de Ilse, j'ai choisi la non binarité. Sa phrase la plus forte, c'est : la diversité, c'est la vie qui cherche à aller partout. Et pour la mise en scène qu'on a réalisée avec Olivier Arteau au Québec, on a choisi une équipe avec beaucoup d'identités différentes, parce que moi je voulais qu'on me dénonce mes angles morts. Ilse était joué.e par un trans, et j'ai dit à tous les comédiens : « si je dis quelque chose qui ne le fait pas, il faut me le dire. J'ai besoin qu'on défende la parole de chacun tous ensemble ». C'était une question importante de légitimité pour moi.

Ce qui m'a aussi guidé, c'est mon parcours de lecteur de la pièce pour la première fois. Pour moi, adapter, c'est traduire de façon sensorielle ce que j'ai ressenti en lisant le texte. Par exemple, pour moi, aborder le BDSM dans une pièce, ça a été un choc de lecteur, et je devais donc trouver un moyen de le remettre dans mon œuvre. Pour que ce soit recevable mais pas aseptisé.

En effet, à l'époque, en 1891, la pièce avait été jugée irrecevable, et il avait fallu 15 ans pour qu'elle puisse être jouée avec des parties censurées. La version originale complète n'a pu être montée qu'en 1974 ! Le contexte aujourd'hui est tout à fait différent. Comment regardez-vous cela ?

À la base, la pièce de Wedekind parle d'hypocrisie bourgeoise. Elle dénonce les conséquences tragiques d'une société bourgeoise qui refuse de parler de sexualité à ses adolescents. « Si on laisse nos enfants dans le néant, ils vont se dépatouiller, on choisit le silence. » Cent ans plus tard, l'enjeu est opposé : on est dans une surenchère de discours. Mais par contre, l'hypocrisie par rapport à la sexualité, elle est toujours bien là.

Pour moi, c'est là un des défis centraux d'une réécriture contemporaine de la pièce. On est aujourd'hui bombardés de représentations de la sexualité. Mais donner à voir, ce n'est pas synonyme d'informer. Si, à l'époque, le problème était le mutisme des adultes et l'invisibilisation de la force du désir, aujourd'hui, le défi semble être l'explosion de discours contradictoires et l'injonction des images. Et la sexualité devient quelque

1 Ce sont Anne-Marie Olivier, du Théâtre du Trident, et Olivier Arteau, metteur en scène, qui lui ont fait cette proposition. La première mise en scène issue de leur travail peut être découverte ici : [L'ÉVEIL DU PRINTEMPS - Le Théâtre du Trident](#)

chose à réussir, à performer plutôt qu'à ressentir. C'est une valeur capitaliste comme tout le reste, un objet de consommation et de comparaison.

Dans la pièce de Wedekind, une adolescente de 14 ans ignore comment on fait des bébés. Aujourd'hui, cette adolescente a accès à toute la pornographie du monde. C'est, en quelque sorte, diamétralement opposé. Que ce soit clair : je ne démonise en rien l'Internet. Au contraire, il peut être une bouée de sauvetage incroyable pour des êtres isolés ou marginalisés. Comme pour l'argent, c'est l'utilisation qu'on en fait qui dicte son plein potentiel.

Dans votre réécriture, on retrouve bien le côté provocateur de Wedekind, avec un langage cru et des émotions brutes, mais aussi énormément de légèreté et de comédie. C'était important pour vous que ce ne soit pas tragique ?

Tout à fait ! En effectuant des recherches, je suis tombé sur la phrase suivante de Wedekind, tirée de ses journaux de création : « *Je serais étonné si je vois le jour où on prendra enfin cette œuvre comme je l'ai écrite voici vingt ans, pour une peinture ensoleillée de la vie, dans laquelle j'ai cherché à fournir à chaque scène séparée autant d'humour insouciant qu'on en pouvait faire d'une façon ou d'une autre* ». Quand j'ai lu ça, je me suis dit : « Laisse-moi t'aider ! ».

Ce désir d'injecter de l'humour et de la vitalité a guidé une partie de ma réécriture, mais jamais dans l'intention de gommer le côté provocateur. Ce serait un déshonneur de faire de la pièce de Wedekind un objet trop propre.

Chacune de mes pièces est dure, mais drôle. Drôle, mais dure. On rit beaucoup, jusqu'à ce qu'on ne rie plus du tout. Et ça repart, encore et encore, ce qui rend le récit imprévisible. Peter Brook disait que le théâtre est un condensé de la vie. N'est-ce pas particulièrement vrai pour la puberté, où l'on vit tout pour la première fois ? Faire passer le public par une tempête d'émotions me semblait une excellente façon de parler d'éveil sexuel et d'adolescence.

Justement, pour vous, quel rôle peut jouer le théâtre dans la vie de la société ?

J'enseigne le théâtre depuis 6 ans, et ce dont j'aime parler avec les étudiants, c'est du rôle de l'art. D'un côté, c'est un miroir qui doit refléter la société. D'un autre, c'est un refuge : le monde est parfois suffoquant, et on peut réinventer des possibles pour la société. J'essaie de faire un bon dosage des deux. Si on a seulement la fonction de miroir, on regarde le réel et point. Si on a seulement le refuge, c'est du divertissement de l'ordre de l'amnésie. Avec un bon dosage, on peut espérer réfléchir sur le monde et se sentir vivifié par ce qu'on a vu. On devient des citoyens qui peuvent agir.

La démarche théâtrale pour moi, c'est quelque chose qui est compris dans *L'Éveil du Printemps*, avec les raisons pour lesquelles Moritz veut devenir comédien, et sa réplique sur le fait que tout est faux, que j'ai mariée pendant un mois pour qu'elle soit juste par rapport à ce que je ressens. Cette réplique, c'est le cœur de pourquoi je fais du théâtre. Et depuis l'écriture de cette pièce, une chose que j'ai précisée, c'est que le théâtre est un des seuls endroits où on se réunit en tant qu'adultes et où on consent à se faire mentir. Parce que partout ailleurs, on ne consent pas : avec la propagande électorale, les algorithmes, les publicités, la prise de nos données, la ligne éditoriale de Netflix... Or, au théâtre, on vient là en disant : « racontez-moi une histoire, racontez-moi du faux pour qu'on cherche du vrai ensemble, en étant réunis physiquement ».

MORITZ : Tout ce qui nous entoure est faux. Au dépanneur², c'est pas de la vraie bouffe. Dans les pubs, c'est pas des vrais corps. À la bourse, c'est pas du vrai argent. Tout ce qui fait semblant d'être vrai est faux. Moi, en faisant du théâtre, je vais tout de suite faire du faux. Ça va peut-être m'aider à toucher au vrai.

2 Le dépanneur, au Québec, est une petite épicerie qui, comme son nom l'indique, dépanne pour les petites courses du quotidien, et qui est ouvert à des horaires larges.

La pièce a déjà été jouée à de nombreuses reprises, à Montréal et à Québec, devant des publics adultes et adolescents. Avez-vous été surpris de la manière dont elle a été reçue ? A-t-elle évolué depuis la première ? Ou fait évoluer votre regard ?

À Montréal, on a surtout joué devant des groupes scolaires, entre 14 et 16 ans. On a eu un public très multiculturel, et j'ai surtout observé de l'étonnement de ne pas être devant un spectacle « classique ». Les élèves se sont retrouvés devant un objet multi-disciplinaire, avec de la danse, du théâtre, de la corde à sauter, et un sujet très contemporain. On a déjoué leurs attentes sur ce que c'est le théâtre. Un jour, une fille musulmane est sortie au moment où Moritz commence à faire son exposé sur la masturbation, et quand on en a parlé après, elle disait que pour elle c'était trop. Je comprenais tout à fait. Selon qui nous sommes, ça peut être un choc : comment peut-on montrer au théâtre ce qui ne peut même pas être discuté en privé ? De là où moi j'écris, parler de diversité sexuelle est très sain. Et elle a pu formuler son malaise. On a pu parler, chacun depuis qui il était.

À Québec, c'était un public privilégié, très domestiqué, blanc, plus âgé, plus contenu. Alors que les jeunes à Montréal, ils étaient hyper réactifs : c'était très rock dans la salle, ils applaudissaient en plein milieu, ils criaient ! Le défi était de parler de sexualité à ces deux publics très différents. Cela dit, il y a aussi un couple de gens âgés qui est sorti.

Ce qui m'a le plus choqué, c'est de constater que le personnage de Otto soit très applaudi dans ses répliques, sur l'argent, sur Jeff Bezos, sur son délire de toute-puissance masculine. Les jeunes hommes l'acclamaient. Cette adhésion m'a terrifié ! Il faut dire que nos seuls voisins, ce sont les États-Unis, et ce qui s'y passe nous influence fort. On constate, pour la première fois depuis 30 ans, un recul de l'acceptation des diversités sexuelles, une montée de l'homophobie et de la transphobie au Canada.

OTTO : Non. Moi, dans cinq ans, je suis au sommet de l'échelle, pis tout ce qui est en bas de moi, je me le rentre dans le cul.

Sinon, je suis très fier de la réplique de Wendla à propos de son viol. Au théâtre, on essaie de créer des images avec des mots et des corps, pour tatouer les cerveaux. J'espère que cette image va réussir son pari.

WENDLA : Non, vous comprenez pas. Quand vous dites « votre agression », vous vous trompez. C'est pas « mon » agression. C'est « l'agression que j'ai subie ». Est-ce qu'on dit « ma tornade qui a détruit ma maison » ? Non. On dit « la tornade qui a détruit ma maison ». C'est la même chose. C'est pas parce que les dégâts sont chez moi qu'y sont à moi. C'est pas - et ce sera jamais - « ma » tornade, tout comme ce sera jamais « mon » agression, ou « mon » viol ou « ma » faute. Si vous avez besoin de dire « ton agression », parlez à l'ours, pas à moi.

3/ Quelques éléments d'histoire

► Petite histoire de la version originale de la pièce

*Étends la main vers le péché ;
du péché vient la jouissance.
Pour toi, tout est encore caché,
Tu es encore dans ton enfance.*

*D'un mauvais oeil à tort tu vois
les trésors à tes pieds qui roulent:
prends-les. Le monde n'a de lois
qu'à ses pieds chacun ne les foule.*

*Heureux qui joyeux et faraud
gambade sur des tombes fraîches,
et de danser sur l'échafaud,
personne après tout qui l'empêche !*

Poème « L'esprit de la Terre » de Frank Wedekind, écrit en 1894

Frank Wedekind, c'est l'auteur de la pièce initiale *L'Éveil du printemps*, en 1891, dans l'empire allemand. Ce gars-là, ce n'est pas un banal dramaturge qui divertit ses spectateurs avec des bonnes histoires. C'est un précurseur, un défonceur de tabous, un dénonciateur des carcans de la société puritaine dans laquelle il vivait. Et si on veut comprendre le travail de réécriture de David Paquet aujourd'hui, il est essentiel de comprendre l'esprit de l'écriture initiale dans son contexte, et le génie de Frank Wedekind. C'est parti pour une plongée dans une époque nettement plus coincée que la nôtre...

Un contexte : le puritanisme prussien

À la fin du XIX^e siècle, l'Allemagne vient de s'unifier comme grand empire, englobant l'ancien et tout-puissant royaume de Prusse qui en tient les rennes de l'intérieur. Il contient notamment des parties de Pologne, de Russie, de Lituanie, de France et du Danemark. Ambiance de l'empire de Guillaume Ier et du chancelier Bismarck ? Très militarisée, très autoritaire, disciplinée et efficace, et très puritaine. Et cette histoire de puritanisme est à éclaircir, parce que c'est au cœur de la pièce de Wedekind. Le puritanisme à la base, c'est un courant de la religion protestante anglicane très strict, qui rejette le luxe et le plaisir, et valorise à fond le sens du devoir, l'austérité, la discipline, la moralité irréprochable. Ça vous donne un peu le ton. Une partie de bon sens, mais pas super guilleret. Quand on applique cette vision à un empire, pas seulement au niveau religieux

mais aussi social, culturel et politique, on se retrouve dans une société très cadenassée autour des valeurs traditionnelles : travail, devoir, obéissance, ordre, simplicité, efficacité. Oubliez les fêtes bruyantes, les relations sexuelles hors mariage, les vêtements colorés, l'alcool à foison. On se contrôle, surtout, on se contrôle. Et de toute façon, on est contrôlé de l'extérieur si on se lâche un peu trop.

Un garçon qui gambade hors des sentiers battus

C'est là-dedans que naît Frank Wedekind, dans une famille bourgeoise du nord de l'empire allemand, en 1864. Son père, un gynécologue d'une famille allemande vaguement noble, a fait fortune dans la ruée vers l'or de San Francisco et revient s'installer à 47 ans dans un château en Suisse avec sa toute jeune épouse Emilie, fille d'un riche industriel. Ensemble, ils ont 6 enfants qui s'épanouissent dans un cadre assez bucolique et privilégié. Frank, lui, a toujours été intéressé par l'écriture et la lecture, et il commence des études de littérature allemande et française. Mais son père trouve que ce n'est pas assez sérieux (rappelez-vous du contexte prussien : on veut de l'efficacité, pas des poèmes!). Il tente de le forcer à s'inscrire à l'université en droit, mais c'est mal connaître son fils : c'est le clash, Frank quitte la maison et décide de se trouver un boulot pour s'en sortir tout seul. Pas loin, il y a une usine Maggi (les cubes de bouillon pour la soupe, vous voyez?), et il y dégote un job de rédacteur publicitaire. Quatre ans plus tard, il

finit quand même par accepter de revenir dans le droit chemin, et coup de bol (ou l'aurait-il pressenti?), son père décède six mois plus tard et lui lègue un joli petit pactole. Voilà qui règle la question des études : Frank a maintenant largement de quoi vivre sans travailler, et de se consacrer entièrement à l'écriture. À 26 ans, il publie *L'Éveil du printemps*, puis il voyage à Paris et à Londres, fréquentant les milieux de la nuit, les cabarets et les cirques, tout ce qu'il y a de plus fantaisiste, permissif, joyeux, exubérant et décalé. Quand il revient en Allemagne, les directeurs de théâtre ont peur de le prendre, car il s'attire trop les foudres des autorités. Allez savoir pourquoi...

Censurez ces débâches !

Cet esprit anti-conformiste et provocateur va en effet faire les frais du contrôle moral strict. Le poème ci-dessus, extrait de *L'Esprit de la Terre*, donne une idée assez claire de sa mentalité, en quelques mots. Texte qui sera d'ailleurs longtemps interdit. Tout comme sa pièce *L'Éveil du printemps*, qui ne pourra être jouée que 15 ans après son écriture, quand la société se sera un peu détendue et qu'un metteur en scène sera assez audacieux pour s'en saisir. Et encore, elle devra être censurée. Avant ça, elle est considérée comme de la pornographie. Pourquoi ? Parce qu'elle parle explicitement de masturbation, de relations sexuelles adolescentes, de sado-masochisme, d'avortement, de suicide. Il faut bien reconnaître qu'il n'a pas ménagé son audience puritaine : ça fait vraiment trop. Évidemment, Frank Wedekind ne se laisse pas faire et combat la censure au nom de la vérité. 11 ans plus tard, la Haute Cour administrative finit par lever l'interdiction de représenter la pièce, à condition d'en effacer les passages choquants. On vous laisse lire la version officielle du verdict du tribunal :

"Le contenu de la pièce peut se résumer ainsi : elle représente l'effet que font sur des jeunes gens naïfs, à l'âge de la puberté commençante, les forces réelles de l'existence ; avant tout, leur propre sexualité en éveil et

les exigences de la vie, en particulier de l'école. Ils succombent dans le combat évolutif avant tout parce que ceux qui ont vocation pour les guider, leurs parents et leurs professeurs, par méconnaissance du monde – c'est la conception du poète – et par prudence, négligent de les informer et de leur montrer le chemin par une aide compréhensive.

Wendla Bergmann meurt, parce que, malgré ses prières, sa mère néglige de l'éclairer sur les rapports sexuels humains. Moritz Stiefel, mis en plein désarroi par les mouvements de sa puberté commençante, par ses doutes sur l'origine et la fin de l'homme non moins que par les informations sexuelles de son ami, est écrasé par les tâches scolaires qu'il ne peut remplir, avec un père qui exige qu'il les remplisse et dont la sévérité est entièrement obnubilée là-dessus. Melchior Gabor, lui, ne succombe pas, parce qu'il acquiert une compréhension de la vie réelle faisant son entrée sous la personnification d'un homme masqué, et qu'il se laisse emmener par lui³.

Ainsi conçue, on ne peut refuser à la pièce dans son ensemble, compte tenu de son intention et de son contenu, le caractère d'une pièce sérieuse ; elle traite de problèmes d'éducation sérieux, dont l'intérêt est souvent au premier plan, et elle essaie de prendre position. On n'a pas l'impression que là où sont représentées des actions immorales, ce soit pour les présenter comme quelque chose de permis, de fait pour être imité, non plus que pour exciter ou libérer la lubricité du spectateur. Le public de théâtre ne pourra se dérober à un sentiment de compréhension très humain pour le sort tragique des personnages principaux, ni d'intérêt pour la conduite de l'intrigue et pour les problèmes qui y sont traités. En tout cas, il est impossible de prévoir comment les spectateurs pourraient y voir une incitation à une conduite de leur part immorale ou délictueuse. "⁴

Autrement dit, la pièce donne à voir, dénonce et met en garde plutôt qu'elle ne pousse les jeunes à ces conduites peu recommandées...

3 On s'en rend compte ici, la version originale est assez différente de la réécriture de David Paquet, puisque Wendla meurt d'un avortement clandestin, après être tombée enceinte d'un viol par Melchior (qui dans la nouvelle version, est une fille). Moritz se suicide aussi, mais pas de la même façon.

4 Extrait de *Die Post*, Journal de Berlin, 5 juillet 1912. Cité dans « À propos de *L'Éveil du printemps* » de Wedekind, paru dans la revue *Prosa, Dramen, Verse*.

Trop de provocation = prison

Cette pièce pourra donc être montée, Frank Wedekind y jouera même un rôle (qui n'existe plus dans la version de David Paquet) : celui de l'homme masqué qui apparaît à Melchior à la fin et qui représente une figure symbolique de conscience, de maturité et d'expérience de la vie réelle, comme un guide ambigu qui donne à voir la vérité de la vie, de la mort, de la responsabilité, et aussi de la perte de l'innocence. Ce qui ne l'empêchera pas de continuer à provoquer la censure et à se retrouver en prison pour presque un an pour « crime de lèse-majesté » : il avait osé se moquer de l'empereur dans une revue satirique ! Qu'à cela ne tienne : il profitera de cette incarcération pour écrire sa nouvelle sur l'éducation des jeunes filles, *Mine-Haha*⁵.

Ce qui anime Wedekind

On pourrait se demander : pourquoi a-t-il écrit *L'Éveil du printemps*, en sachant pertinemment bien que la pièce serait irrecevable ? Parce qu'il était justement poussé par ce désir de vérité, de décrire la réalité avec les expériences de vie et de mort qui l'animent, plutôt que de perpétuer l'illusion. Il faut dire qu'à l'époque, on disait aux enfants que les bébés arrivaient avec les cigognes ou dans les choux, point. Et les ados se retrouvaient face à un mur quand ils essayaient d'avoir d'autres réponses à leurs questions par rapport aux pulsions qu'ils ressentaient.

Voici ce que Wedekind dit de ses intentions :

« J'ai commencé à écrire sans aucun plan, avec l'intention d'écrire ce qui m'amusait. Le plan s'établit après la troisième scène et combina des expériences personnelles et celles de mes camarades d'école. Presque toutes les scènes correspondent à des événements réels. Même les mots : "Le petit n'était pas de moi", qu'on m'a reprochés comme une grossière exagération, ont été lâchés dans la réalité. En travaillant, je me suis mis en tête de ne perdre l'humour dans aucune scène, si grave fût-elle.

Jusqu'à sa représentation par Reinhardt, la pièce a passé pour de la pornographie pure. [...]

Pendant dix ans, de 1891 jusqu'à 1901 environ, la pièce en général a passé pour une insensée cochonnerie. Depuis 1901, surtout depuis que Max Reinhardt l'a portée à la scène, on ne la tient plus que pour une tragédie très méchante, d'un sérieux de pierre, pour une pièce à thèse, pour un manifeste au service de l'*Aufklärung*⁶ sexuelle, ou encore de je ne sais quel slogan de la pédanterie petite-bourgeoise.

Je serais étonné si je vois le jour où on prendra enfin cette oeuvre comme je l'ai écrite voici vingt ans, pour une peinture ensoleillée de la vie, dans laquelle j'ai cherché à fournir à chaque scène séparée autant d'humour insouciant qu'on en pouvait faire d'une façon ou d'une autre. »⁷

C'est bien cette dernière phrase qui va guider David Paquet dans sa réappropriation de la pièce, comme il l'explique dans son interview.

MORITZ: – Mes chers parents auraient pu avoir une centaine d'enfants meilleurs. Mais c'est moi qui suis venu, je ne sais pas comment, et il faut que je réponde de ne pas être resté où j'étais. N'as-tu pas songé, toi aussi, Melchior, de quelle façon nous avons été pris dans ce tourbillon ?

MELCHIOR: – Tu ne le sais pas encore, Moritz ?

MORITZ: – Comment le saurais-je ? Je vois comment les poules pondent des œufs et j'entends dire que Maman prétend m'avoir porté sous le cœur. Mais est-ce bien suffisant ? Aujourd'hui, je puis à peine parler avec la première fille venue sans penser en même temps à quelque chose d'abominable, et, je te le jure, Melchior, je ne sais pas quoi.

MELCHIOR: – Je te dirai tout. Tu seras étonné. C'est à ce moment-là que je suis devenu athée.

MORITZ: – J'ai parcouru l'encyclopédie de A à Z. Des mots, rien que des mots, des mots ! Pas la moindre explication claire.

(Extrait de la pièce initiale de Frank Wedekind écrite en 1891)

5 Cette nouvelle a été adaptée en 2004 au cinéma dans une production belgo-franco-britannique, et c'est assez fascinant : *Innocence*, de Lucile Hadžihalilović, avec notamment Marion Cotillard. Le film a reçu de nombreux prix, soyez curieux, vous ne serez pas déçus...

6 Ce terme veut dire éclaircissement en allemand. Wedekind veut dire par là que sa pièce n'est pas de l'éducation sexuelle pour apprendre aux jeunes ce qu'on laisse d'habitude dans l'ombre. Pour lui, c'est une réduction simpliste de son œuvre. Il n'est pas là pour moraliser ou enseigner. Sa pièce est bien plus large, plus complexe et plus tragique que ça.

7 Extrait de « À propos de *L'Éveil du printemps* » de Wedekind, paru dans la revue *Prosa, Dramen, Verse*. Ce texte explicatif a été écrit peu après l'écriture de la pièce, pour justifier son intention, mais n'a été publié que 10 ans plus tard.

L'éducation sexuelle du XIXe siècle

Dans l'extrait de la pièce initiale écrite par Frank Wedekind ci-dessus, on comprend mieux les raisons du scandale que celle-ci a suscité. Qu'en pensez-vous ? La réflexion peut se faire en petits groupes de 3 ou 4, avec une reprise des idées principales avec le grand groupe.

➔ Melchior et Moritz ont entre 14 et 15 ans. Moritz n'a aucune idée de la manière dont il a été conçu. Melchior en sait plus, mais pas depuis longtemps. Et vous, à quel âge avez-vous compris comment on faisait les bébés ? Et de quelle manière ? Cette manière vous semble-t-elle appropriée ? Vous auriez préféré l'apprendre autrement ? Si oui, comment ?

➔ Comment comprenez-vous le contexte puritain de l'époque ? Et aujourd'hui, comment est-ce que vous qualifieriez le contexte, au niveau du rapport à la sexualité et à la moralité ? Réalisez un tableau comparatif des deux contextes en choisissant au moins 5 critères de comparaison. Cela peut être très varié, et on ne vous donnera pas d'exemples de critères pour justement pouvoir observer toutes les idées qui peuvent sortir d'un groupe.

➔ On voit très bien ce qui posait problème dans l'éducation sexuelle des ados à l'époque de Wedekind. Le contexte s'est presque inversée en un gros siècle, et vous avez du le voir apparaître après la question précédente. Pour autant, l'éducation sexuelle en 2026 n'est peut-être pas forcément idéale non plus. Aujourd'hui, est-ce qu'il y a des choses qui, selon vous, posent problème dans la manière dont vous apprenez la réalité de la vie affective et sexuelle ? Qu'est-ce qui pourrait être amélioré ? Comment ? Qu'est-ce que vous pourriez faire, individuellement et collectivement, pour que ça évolue ?

L'art de la provoc' positive

Wedekind était convaincu que le théâtre, et les arts en général, avaient un rôle à jouer dans l'évolution des mœurs de la société. Il provoquait pour faire bouger les lignes, pour faire éclater les tabous. Il en a payé un prix fort, mais ça ne l'a pas arrêté, au contraire. Aujourd'hui, quels artistes jouent ce rôle dans notre société ? Que dénoncent-ils ? Est-ce que vous pensez que certains sont parvenus à faire évoluer notre regard, nos actions ? Rassemblez un maximum d'exemples d'artistes actuels provocateurs, subversifs, progressistes, avant-gardistes, sous forme de brainstorming, dans toutes les formes d'art (musique, ciné, séries, BD, romans, peinture, théâtre, danse, performances, arts numériques...).

Chez qui on doit lécher le cul de Sa Majesté ?

Au XIXe siècle chez nous, on allait en prison pour avoir osé se moquer d'un chef politique. Le fameux crime de lèse-majesté. Heureusement, ce n'est plus d'actualité en Belgique, sinon on vivrait tous dans des cachots. Mais on ne peut pas dire que la moitié des habitants de cette planète jouissent du même droit de léser ses chefs de partis, sa royauté, ses ministres, son président. Par petits groupes, faites une liste, sans rien consulter, des pays dans lesquels vous pensez qu'il y a encore un risque pour les habitants à critiquer le pouvoir en place. Puis vérifiez : était-ce correct ? Qu'est-ce qui vous a surpris ? Et quelles sont les sanctions encourues par les provocateurs ? Que font les opposants au pouvoir, dès lors ?

On coupe ou on garde ?

On en revient à L'éveil du printemps, et à la question de la censure artistique. À l'époque de Wedekind, rien que de parler de sexe, sans rien montrer, c'était déjà beaucoup trop. Aujourd'hui, on peut voir de tout sur internet, c'est sûr, et on en reparlera plus loin. Mais ce qu'on regarde sur notre écran personnel, ça relève de la vie privée. Dans les lieux publics, comme les théâtres, les cinémas, les scènes de performances, est-ce qu'on peut tout montrer ? Est-ce qu'on peut tout dire ? Réfléchissons ensemble avec ces quelques cas pratiques (éventuellement à partager entre plusieurs sous-groupes).

1. Une pièce montre des acteurs nus sur scène (comme ça a été le cas pour une des reprises de L'éveil du printemps original en Belgique en 2015). Est-ce que c'est ok ?
2. Une humoriste fait des blagues sur les noirs, et elle revendique sa liberté d'expression. Est-ce que c'est ok ?
3. Un chanteur fait l'apologie du vandalisme et scande qu'on devrait tuer tous nos dirigeants pour installer l'anarchie. Est-ce que c'est ok ?
4. Une pièce de théâtre montre un couple qui fait l'amour pour de vrai sur scène, de manière violente, pendant 5 minutes, avec l'intention claire de dénoncer les violences sexuelles subies par les femmes mariées. Est-ce que c'est ok ?
5. Un film montre un viol en plan fixe pendant 15 minutes⁸. Est-ce qu'il peut passer au cinéma ?
6. Un acteur de cinéma fait un salut nazi sur les marches de Cannes. Est-ce que c'est ok ?

8 Petit indice : investigatez sur *Irréversible* (avec Vincent Cassel et Monica Bellucci) et sa polémique.

7. Un acteur fait un salut nazi dans un film. Est-ce que c'est ok ?

8. Trois actrices nues font un show d'une heure sur scène où elles se chauffent puis utilisent des sextoys pour montrer leurs multiples orgasmes, en revendiquant le droit au plaisir féminin. Est-ce que c'est ok ?

9. Un Youtubeur torture un homme qui est consentant sur sa chaîne, il est suivi par des milliers de followers, et sa victime finit un jour par mourir en direct⁹. Est-ce qu'on devrait censurer ou pas ?

10. En conclusion, quels sont les critères pour dire que c'est acceptable ou pas, selon vous ?

À la suite de la réflexion sur ces cas concrets, on peut mettre en évidence deux concepts qui s'articulent : la liberté d'expression, et les lois qui l'encadrent. Quand est-ce que c'est de la censure, et quand est-ce que c'est un cadre légal qui protège des dérives ? Quelle est la différence entre les deux ? En Belgique, qu'est-ce que la loi interdit d'exprimer ou de montrer ? Quel est le but de ces limites légales ?

On pourra aussi faire émerger le critère de l'intention : est-ce que le but poursuivi par l'auteur de cet œuvre était de faire réfléchir, de raconter une histoire, de dénoncer, ou bien simplement de provoquer le buzz ? Aujourd'hui, une question déterminante, c'est : « qu'est-ce que ça veut dire de montrer ça à cet endroit-là ? ».

Pour bien clarifier la différence entre censure et cadre légal à la liberté d'expression, on peut continuer avec la recherche de plusieurs œuvres qui ont été censurées (soit interdites, soit mutilées) à l'étranger à l'époque contemporaine. On peut bien sûr partir vers l'Iran, l'Arabie Saoudite, la Russie, la Chine ou la Corée du Nord, et les exemples pleuvront. Il sera aussi intéressant de regarder aux États-Unis ou en Hongrie pour tous les sujets LGBT+, ou en Pologne pour les blasphèmes religieux, par exemple.

Et enfin, une question subsidiaire en guise de conclusion : est-ce qu'il vaut mieux montrer ou cacher les sujets sensibles, pour faire grandir au mieux ?

Censurer, c'est isoler

Au Texas, et dans d'autres états américains, les livres traitants des sujets LGBT+ sont retirés par centaines des bibliothèques publiques. Ce petit reportage de 5 minutes de la télé française permet de se faire une petite idée de la situation. États-Unis : des livres censurés dans les écoles publiques du Texas • FRANCE 24

➔ A votre avis, quelle est l'intention des auteurs de ces livres pour enfants, pour ados ou pour adultes qui traitent de différences d'identité de genre ou d'orientation sexuelle ? Et quelle est l'utilité de tels livres dans des bibliothèques scolaires ou publiques ? Qu'est-ce que ça change pour les lecteurs concernés par ces questions de ne plus avoir accès à ces livres ? Et pour les autres lecteurs ?

➔ Comment mettez-vous cela en lien avec la censure exercée sur L'Éveil du printemps en 1891 ?

➔ Quels sont les autres problèmes évoqués dans ce reportage, par rapport à la censure des livres ?

Et vous, ça vous fait quoi ?

Pour terminer, on revient à ce jugement de la Haute Cour Administrative, il y a plus de 100 ans, qui dit que la pièce n'est pas immorale dans le sens où elle prévient les jeunes par rapport à des comportements immoraux mais ne les pousse pas à les imiter (ce qui n'est pas l'intention de Wedekind, cet esprit libre et anti-conformiste, on l'a compris, mais c'est l'avis des juges de l'époque).

Et vous, comment avez-vous ressenti les effets de la pièce actuelle adaptée par David Paquet ? Quel(s) effet(s) a-t-elle eu sur vous ? On y aborde des sujets très sensibles, comme la sexualité, y compris dans des pratiques moins habituelles, la masturbation, l'avortement, le suicide. Essayez de préciser et nuancer votre ressenti, qui peut être ambivalent : gêne / soulagement / perplexité / excitation / dégoût / peur / malaise / incompréhension / envie de liberté / angoisse / amusement / curiosité...

⁹ C'est un cas réel qui est arrivé en 2025 en France.

► Petite histoire du concept d'adolescence

« Je pense que la puberté, ça mérite une médaille. Notre nez a dix-sept ans ; nos oreilles en ont huit ; nos sourcils, douze : on ressemble à Monsieur Patate. Nos bras pis nos jambes sont pas de la même longueur : quand on marche, on a l'air d'un Ficello. Et pourtant, on marche la tête haute. »

Il est temps qu'on s'attarde sur un concept qui semble évident, et qui pourtant est un gros fourre-tout assez récent dans l'histoire : l'adolescence. Saviez-vous que cet âge particulier de la vie n'a pas toujours existé ? Évidemment, ce qui a été observé dans toutes les sociétés depuis la nuit des temps, c'est la puberté. À savoir la transformation physiologique du corps humain que vous étudiez au cours de bio : l'apparition des premières règles, l'arrivée de la pilosité, la voix qui mue, le corps qui prend des formes d'adulte, le désir sexuel qui monte, tous ces changements que vous connaissez bien, et qui peuvent être plus ou moins inconfortables. Il y a ce qu'on voit à l'extérieur, puis ce qu'on vit à l'intérieur. Le cerveau est aussi en pleine mutation avec les changements hormonaux de la puberté, et il se développe partie par partie, de manière un peu chaotique. Résultat ? On est plus impulsif, on a besoin de plus de sommeil, on est plus influençable, toutes les capacités de prendre du recul et de raisonner ne sont pas encore en place, et on ne perçoit pas bien le danger. Pas étonnant que ça puisse partir en cacahuète ! Et que les parents flippent un peu...

Mais si tous les êtres humains depuis toujours passent à travers ce changement physiologique, pourquoi le concept d'adolescence n'est-il que très récent ? Voilà ce qu'on va essayer d'élucider, en creusant l'histoire. Le mot *adulescens* a déjà été utilisé dans l'Antiquité, il signifiait simplement « celui qui est en train de croître », mais sans se rapporter à une catégorie d'âge en particulier. Du coup, il n'avait pas de grand intérêt sociologique. Puis il tombe un peu dans l'oubli pendant le Moyen-Âge. Comment ça se passe alors ? Et bien on passe directement de l'enfance à l'âge adulte au moment de la puberté. L'école n'étant que très peu développée, entre 12 et 14 ans, les jeunes vont travailler, en apprentissage, et on attend d'eux qu'ils apprennent la vie sur le tas. Et le mariage, bien sûr, devient une option assez recommandée pour canaliser les ardeurs. Certes, leur cerveau n'est pas bien fini et leurs hormones sont en ébullition, mais pas besoin d'en faire une crise !

Là où ça va commencer à bouger, c'est après le siècle des Lumières (le XVIII^e siècle, pour vous éclairer). Au XIX^e siècle, c'est le triomphe de la Raison, l'industrialisation, l'allongement de l'espérance de vie, et aussi l'allongement de la scolarité. Au début, il n'y a que les nobles et les bourgeois qui peuvent espérer étudier au-delà des primaires. Mais petit à petit, avec l'amélioration des conditions de vie, l'école secondaire du cycle inférieur progresse. Conséquence assez inattendue de cela : les jeunes entre 12 et 16 ans se retrouvent entre eux à l'école secondaire, isolés du monde des adultes. Et quand la minorité se transforme en tendance générale au XX^e siècle, avec l'accès massif aux études après les primaires, on voit émerger une nouvelle catégorie sociale : les fameux « adolescents ». Plus des enfants de primaires, pas encore des adultes, qui passent leurs journées ensemble dans les écoles, loin de la vraie vie des adultes. Et développent leurs propres codes, leur culture, leur mode, en lien avec les pulsions et préoccupations qui sont les leurs à la puberté. Des trucs pas forcément matures (le cerveau en formation, vous vous souvenez ?), pas forcément chastes, pas forcément bien propres sur soi ni en accord avec les valeurs traditionnelles ennuyeuses des parents...

Mais pas de bol, triomphe de la Raison veut aussi dire attentes fortes d'une jeunesse responsable et... raisonnable ! Hum. C'est donc aussi à partir de ce moment qu'on commence à voir l'adolescence comme un problème. La « correction paternelle » (entendez par là l'enfermement des ados à la demande de leur père), l'enrôlement forcé au régiment pour les garçons ou au couvent pour les filles sont tant de manière de ramener les jeunes à ladite Raison. Par un retour de manivelle, les jeunes réagissent de plus en plus par un repli sur soi ou au contraire un sentiment de révolte qui les réunit, au-delà des différences de classes sociales. La violence des pères sur leurs jeunes, encouragée par le Code Civil, provoque évidemment des réactions violentes en face, et au début du XX^e siècle, la presse fait largement écho de la « peur des jeunes », vus comme

des délinquants potentiels, des rebelles, des populations incontrôlables. Un petit exemple ? Le sociologue très reconnu Durkheim dit que les jeunes sont des facteurs de désintégration sociale car « l'appétit sexuel de l'adolescent le porte à la violence, à la brutalité, voire au sadisme. Il a le goût du viol et du sang »¹⁰ (rien que ça !). Bonne ambiance quoi.

Puisqu'il faut désormais cadrer ces graines de voyous, soit-disant violeurs en puissance, on trouve des solutions. Les mouvements de jeunesse, pour les occuper sainement. Les maisons de redressement, pour les corriger. Et de plus en plus, on considère l'adolescence comme une espèce de maladie dont il faut prévenir les troubles. Troubles du comportement, troubles anti-sociaux, troubles de la communication avec les adultes. Est-ce qu'on sait facilement parler avec les ados ? Non, ils restent entre eux ou dans leur chambre, parlent de leur monde auquel les parents n'ont pas accès, et le fossé se creuse. Les réseaux sociaux ont encore augmenté cette séparation, assez logiquement. Et on ne jette pas la pierre aux ados : les parents sont eux aussi souvent trop absorbés par leurs écrans individuels pour s'intéresser réellement à ceux de leurs enfants. La culture ado, c'est aussi devenu un business juteux pour tout un tas d'adultes qui eux, comprennent bien comment marche leur cerveau immature et impulsif...

On résume : jusqu'il y a deux siècles, la catégorie sociale de l'adolescence n'existant pas, les transitions se faisaient d'une pierre trois coups : la puberté, la fin de l'école et le passage à la vie d'adulte qui s'assume financièrement. Depuis, la transition est plus longue et plus floue. Et vu l'augmentation du coût de la vie et des logements, et la multiplication des stages d'insertion professionnelle nécessaires avant de pouvoir trouver un job rémunéré, les jeunes ont tendance à rester de plus en plus tard chez papa et maman. Sont-ils encore des ados à 25 ans ? Non, a priori. Mais du coup, on la place où, la limite ? À la majorité sexuelle de 16 ans ? À la fin de la scolarité obligatoire, 16 ans aussi ? À la majorité légale de 18 ans ? Au moment où on déménage de chez ses parents ? La discussion reste ouverte (et on vous propose de vous en saisir, dans la partie pratique ci-dessous).

Rajoutons un petit point de vue décentré de notre vision occidentale qu'on aurait trop vite tendance à prendre pour la norme. Allons faire un tour ailleurs, dans les sociétés traditionnelles d'Afrique, d'Amérique, d'Asie ou d'Océanie par exemple. Eh bien, figurez-vous qu'il n'y a pas de « crise d'adolescence ». On y trouve des modalités plus ou moins complexes de passage à l'âge adulte : parfois des épreuves physiques impliquant du courage, voire de la douleur, parfois des rituels religieux, parfois un isolement momentané du groupe de jeunes pubères pour les préparer à la prise de responsabilité de la suite. La transition est claire, du coup, et le statut des uns et des autres aussi. On ne dit pas que c'est mieux, ce n'est pas ça. Ce qui est intéressant, c'est de se poser la question : est-ce qu'on pourrait réinventer des rites de passage, des choses à vivre collectivement pour sentir qu'on quitte « l'enfance » au sens très large, pour devenir pleinement responsable de sa vie, et prendre sa place adulte dans la société ? De quoi on aurait besoin, en tant que société, pour clarifier ce passage et le rendre moins difficile ?

10 Extrait de son livre « Suicide » publié en 1897.

Un cerveau en construction

Pour bien comprendre les caractéristiques de cet âge particulier au niveau du cerveau, on vous suggère de combiner ces deux vidéos courtes. Et vous ne verrez plus jamais les réactions « typiquement ado » de la même manière... Pour s'assurer qu'on en tire la substantifique moelle, on peut demander à chacun d'épingler cinq infos qui l'ont marqué ou qui lui ont semblé utiles pour mieux se comprendre, et de les partager ensuite en petit groupe. Question subsidiaire à la fin : sachant tout cela, à quoi doit-on faire particulièrement attention pendant que le cerveau termine tranquillement de se construire ?

Comment fonctionne le cerveau à l'adolescence ? - Fondation Jeunes en Tête

Le cerveau des ados expliqué en 3 minutes - YouTube

Croisement de regards intergénérationnel sur l'adolescence

Se poser des questions et en débattre dans la classe, c'est déjà super. Et pourquoi pas aller les poser à l'extérieur ? On vous propose de lancer le sujet de l'adolescence aujourd'hui, d'en débattre en classe d'abord, puis de demander aux élèves d'aller en parler à une personne âgée, soit dans leur famille, soit à des inconnus en mode « travail de groupe en rue » s'ils se sentent plus à l'aise avec ça. Les réponses seront rédigées (avec l'âge de la personne interrogée), rapportées et confrontées aux points de vue des jeunes, pour mesurer le changement (ou pas) en deux générations, et peut-être aussi entre deux cultures différentes si vous avez la chance d'avoir autour de vous des personnes âgées venues d'ailleurs.

➔ Selon vous, à quel âge on devient un adulte ? À quel âge on n'est plus un enfant ? Y a-t-il quelque chose entre les deux ?

➔ Qu'est-ce que c'est pour vous l'adolescence ? Est-ce qu'on en parlait quand vous étiez jeune ? Comment on en parlait ?

➔ Quand vous étiez jeune, qu'est-ce qui était différent à cette période de votre vie, par rapport aux jeunes à l'époque actuelle ? Qu'est-ce qui vous semblait mieux ? Et moins bien ?

➔ Est-ce que vous avez aimé cette période de votre vie ? Pourquoi ?

➔ A cet âge, est-ce que ça faisait une grande différence d'être un garçon ou une fille ? Pourquoi ?

➔ Comment voyez-vous les adolescents aujourd'hui ?

➔ A quel moment vous avez senti que vous étiez devenu un adulte ? Qu'est-ce que ça a changé ?

➔ Si vous pouviez changer une chose pour les adolescents aujourd'hui, ce serait quoi ?

4/ Thématiques qui traversent le spectacle

► Eros et Thanatos, meilleurs ennemis ?

*Et là au pied de la forêt
Au moment même où je deviens une maison à sensations
Un laboratoire à pulsions
J'entends
(Un coup de fusil de chasse; la détonation est forte, violente.
Et un deuxième.
Et un troisième et ainsi de suite, jusqu'à un silence glacial.)
C'est comme ça
Que dans mon corps
Le danger a pris la place
Du désir*

Et c'est ici qu'on plonge dans cette folie exubérante qu'est la mythologie grecque, pour comprendre comment, depuis bien longtemps, on a essayé d'expliquer ces forces qui nous animent et qui nous poussent au meilleur comme au pire. Tomber amoureux. Ecrire une chanson avec ses tripes. Fuguer. Se scarifier. Faire l'amour pour pas de raison. Ne plus vouloir sortir de son lit. Les Antiques l'abordaient par l'extérieur : des dieux nous manipulent comme des marionnettes et nous font vivre tout un tas de passions, d'affres et d'expériences pour se divertir. Freud, et la psychanalyse en général, l'envi-sagent par l'intérieur : les figures mythologiques sont reprises comme des images, des métaphores des pulsions qui nous agitent dans notre psyché. Commençons donc par la mythologie grecque, et vous allez voir, c'est no limit sur le joyeux foutoir.

Eros, un dieu aux multiples histoires

Dès qu'on évoque son nom, on a plein d'images en tête, non ? L'érotisme l'a popularisé, et pourtant, le dieu Eros est bien plus complexe qu'une figure de sensualité et d'attraction sexuelle. Déjà, au départ (on parle de 500 ans avant J.-C.), il était androgyne. Du grec *andro*, homme, et *gyné*, femme. Les deux en un, donc. Né du dieu Chaos, il serait une divinité primordiale à l'origine de toute chose, dans cet espace confus et sans lumière au commencement de l'Univers. Cet Eros est beau, immortel, et représente l'unité dans la dualité. D'autres version du mythe le racontent comme à l'origine de la création, car il serait né de l'oeuf cosmique issu de l'union entre l'Ether et Chaos. Et celui-là est re-

présenté avec plusieurs têtes d'animaux¹¹. Si si. Déjà, ça commence à être folklorique. Mais après, d'autres versions disent que Chronos (le dieu du temps, en gros) aurait castré son père Ouranos, et jeté son pénis à la mer. Et de là seraient nés Aphrodite, Himéros et Eros, alors symbole de l'union entre les mâles et les femelles (Remarquez, on n'était déjà pas super bien partis question harmonie entre les deux sexes, aux origines, avec cette histoire de castration...)

Désir, fidélité ou liberté ?

Si vous avez suivi jusque-là, c'est pas mal. Mais ce n'est pas fini. On va juste vous rapporter une dernière version (parmi tant d'autres), celle du texte « Le Banquet », du philosophe Platon, plus ou moins à la même époque. Il y décrit deux Eros, et là, ça nous intéresse, parce que cette distinction, on la retrouve encore aujourd'hui dans notre conception de l'amour. Il y a l'Eros populaire, c'est celui qui appelle à l'amour des corps plutôt que des âmes, qui n'aspire qu'à la jouissance, par n'importe quel moyen, et avec n'importe qui. La tentation, l'amour aveuglé par l'attraction physique, le désir. Et puis il y a l'Eros fidèle, vertueux, non attaché au corps, naturellement plus fort et plus intelligent. Celui-là, idéalisé, parfois, on le cherche encore... Plus que ça, cet Eros-là est l'amour de la beauté qui réside en tout être, en toute chose, il est plus vaste et plus noble qu'une simple question de cul.

¹¹ Pour plus de détails, vous pouvez consulter *L'individu, l'amour, la mort : soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, de Jean-Pierre Vernant (Gallimard, 1989)

Zénon de Kition, un autre philosophe grec, décrit Eros comme le dieu de l'amitié et de la liberté, ce qui élargit encore la perspective. Et dans l'Antiquité, pas besoin de trancher pour savoir quelle est la version « vraie ». Toutes ces interprétations mythologiques d'Eros peuvent cohabiter, et générer des cultes un peu différents d'un endroit à l'autre, sans qu'on doive s'empoi-gner pour autant. Ce qu'on peut retenir en tout cas, c'est qu'Eros est une force de création primordiale, de vie et d'attraction entre les hommes et les femmes.

Cupidon, son homologue romain

Souvent, on connaît mieux Cupidon, la version romaine d'Eros, qui est souvent représenté avec son arc à flèche, prêt à dégommer le premier passant pour lui faire perdre la tête d'amour. Dans l'Antiquité Romaine, on a perdu l'aspect cosmique qui crée à partir du chaos, et on a surtout retenu le petit enfant ailé, potelé et espiègle popularisé en peinture classique tout comme en BD contemporaine. Parfois, il a les yeux bandés, car c'est bien connu, « l'amour est aveugle ».

Thanatos, l'ombre qui rôde

Venons-en maintenant au côté sombre de la force : Thanatos. On le connaît comme dieu de la Mort, mais comment les Grecs l'imaginaient-ils ? Déjà, il était le fils de Nyx (déesse de la Nuit), qui avait épousé le dieu des Ténèbres, Erèbe. On sent un peu l'ambiance familiale... Nyx, on ne sait comment, fait non pas un mais deux bébés toute seule : des jumeaux, Thanatos et Hypnos (dieu du Sommeil). Puis ils auront des frères et sœurs pour venir égayer le foyer : Géras (la Vieillesse), Oyzis (la Détresse), Moros (le Sort), Apaté (la Tromperie), Eris (la Discorde), Momos (la Moquerie) et Némésis (la Vengeance), les Kères (personnifications de la mort violente). Ça ne devait pas rigoler tous les jours à table, quoi.

Par contre, pour Thanatos, les histoires concordent : d'un caractère odieux, haineux et sans pitié, au cœur d'airain (un métal dur), il est haï et craint des hommes et même des dieux. Cela dit, s'il fait mourir, il n'est pas le spécialiste des morts violentes : ce sont ses sœurs les Kères qui s'en chargent. Lui, il tue mais sans exagérer sur les souffrances, quoi.

Quand la psychanalyse revisite les classiques

Depuis l'Antiquité, le monde a continué de tourner, les croyances ont évolué, le Christ est arrivé, puis Mohamed, et ces mythologies classiques se sont intégrées aux nouvelles visions de l'ordre des choses proposé par les grandes religions. On a gardé des traces importantes de ces anciennes divinités dans le langage commun. On avance jusqu'à la fin de la première guerre mondiale, et là, Sigmund Freud, neurologue autrichien, s'étonne d'un constat : les soldats reviennent traumatisés de ce conflit terrible, et au lieu de vivre enfin dans le bonheur et la douceur dans leur foyer, ils ont tendance à reproduire la violence avec leur proches. Pourquoi ? L'homme n'est-il pas censé vouloir vivre en paix et heureux ? S'il n'y a plus de raison extérieur de faire du mal, qu'est-ce qui les pousse à s'auto-détruire (par l'alcoolisme, la dépression profonde, les conduites à risques, les disputes menant au divorce...) et à maltraiter leurs proches (violence conjugale, agressivité envers les enfants, casse d'objets dans des crises...) ? Ne recherche-t-on pas tous le plaisir et l'évitement de la souffrance ?

Freud va donc créer une discipline, la psychanalyse, qui tente d'expliquer ces comportements par le concept de pulsions inconscientes et biologiques. D'un côté, l'homme est animé par des pulsions de création, de liens affectifs et de vie, associées à Eros (donc au sens large, pas juste l'amour). De l'autre, l'homme est poussé à la destruction, au néant, à la rupture des liens. Il ne cite pas explicitement Thanatos, mais c'est par la suite que cette divinité sera associée à la pulsion de mort. Et ces deux forces nous tireraient en permanence, nous faisant agir pour le meilleur comme pour le pire. En simplifiant, Eros représente pour la psychanalyse la force qui unifie, qui construit, qui crée. Thanatos, lui, serait la force inconsciente et innée qui détruit, qui sépare et qui aspire à la dissolution dans le néant.

Vous reconnaissez un peu de ces deux forces à l'oeuvre dans votre vie ? C'est être amoureux et en même temps se sentir jaloux à mort. C'est avoir envie de partir à l'aventure mais ne pas bouger de son canapé. C'est s'organiser en civilisation et se faire la guerre pourtant. C'est rechercher le bonheur tout en adoptant des comportements d'auto-sabotage qui vont forcément créer de la souffrance, comme fumer, mentir, mal manger, critiquer les autres... (Et ce n'est pas du tout une question de morale, mais simplement de faire des choses contre-productives par rapport à notre objectif général). Cette fameuse incohérence qui vient nous emmêler les pinceaux. On dirait bien que l'être humain n'est pas uniquement motivé par la recherche du plaisir, mais qu'il est traversé par des forces contradictoires...

Freud, ce gros biaisé

Alors cette théorie des pulsions inconscientes de Freud, elle a pu être intéressante, comme toute théorie, pour éclairer certains angles morts de notre perception de nous-mêmes, mais elle a aussi ses limites. Déjà, premier énorme biais, il ne s'est intéressé qu'aux hommes blancs et bourgeois de la société viennoise. On peut parier que les résultats de ses observations auraient été bien différents s'il avait été voir du côté des femmes, des classes ouvrières, des immigrés, des populations asiatiques, ou des aborigènes. C'est donc assez gênant qu'il parle d'une théorie universelle qui s'appliquerait à tous les êtres humains, alors que son regard est ultra sélectif...

Ensuite, comme ces fameuses pulsions se jouent à un niveau inconscient, elles sont impossibles à vérifier ou à prouver scientifiquement. Si une personne est agressive après un événement, on peut dire que c'est sa pulsion de mort, et si elle ne l'est pas, Freud dira que c'est parce que cette pulsion reste refoulée dans l'inconscient. Auquel on n'a pas accès. Un peu facile, non ? Une théorie qui ne peut pas être mise à l'épreuve de la réalité, ça ne peut pas s'appeler une science.

Et enfin, depuis lors, d'autres recherches de psychologie comportementale ont prouvé que ces comportements sombres, ces pulsions de Thanatos, pouvaient être expliquées par d'autres facteurs que par cette théorie freudienne. On a étudié largement le Syndrome de Stress Post-Traumatique (SSPT, clairement ce qui affecte les soldats de retour de n'importe quel conflit, mais aussi les victimes de violences, d'attentats, de viols...), et trouvé des moyens d'en guérir. On a étudié les dérèglements hormonaux (dopamine, sérotonine, adrénaline...) liés aux états dépressifs et aux troubles du comportement, et on a aussi des solutions pour y remédier, par des thérapies, des plantes et des molécules chimiques. Ce qui montre bien que la pulsion de mort n'est pas si biologiquement inscrite dans notre être que ce que Freud voulait le laisser croire.

L'inconscient, oui, mais pas que.

On peut donc s'intéresser à ces deux forces inconscientes à l'oeuvre dans l'être humain, Eros et Thanatos, parce qu'elles font partie de notre représentation occidentale du monde intérieur. Mais gardons en tête que ce ne sont que des concepts, et que comme toute théorie, celle-ci n'explique la réalité que d'un seul point de vue. Or, ce qu'on regarde mérite qu'on en fasse le tour pour en apprécier d'autres profils. Nous ne sommes pas les jouets impuissants de nos pulsions inconscientes, et ça aussi, c'est important à rappeler. Nous avons des possibilités de guérison de nos blessures, addictions et traumatismes, de reprogrammation de notre cerveau, de changement de nos comportements, d'inversion de nos tendances à l'auto-destruction. Neurosciences à l'appui. Thanatos, tu ne nous auras pas. Va faire joujou avec Momos, et fous-nous la paix.

Eros et Thanatos dans l'art

S'il y a bien une source inépuisable d'histoires, d'intrigues, de faits divers, de grandes épopées, c'est la tension entre ces deux forces-là : Eros et Thanatos. Plongez-vous dans les arts et ramenez votre meilleure pêche :

- ➔ 3 tableaux qui représentent l'un ou l'autre ou les deux.
- ➔ 3 bouquins (BD, roman, manga...) dont le moteur de l'histoire est cette tension.
- ➔ 3 films ou séries où on voit bien apparaître ces deux forces antagonistes (mais si vous regardez bien votre série préférée, quelle qu'elle soit, il est très probablement possible d'y trouver l'action de ces forces).

Ma vie, ma meilleure série (en mode écoute active)

La fiction regorge d'exemples de ce type. Mais finalement, votre vie, même si elle n'est pas mythique, n'est-elle pas aussi une fresque foisonnante illustrant les élans d'énergie d'Eros et de Thanatos ? Pour y réfléchir, et pour apprendre à vraiment s'écouter, rien de tel qu'un exercice d'écoute active. On vous propose un processus en trois étapes :

1. On regarde ensemble cette vidéo de 6 minutes qui explique de manière assez large et adaptée à des ados ce que sont les pulsions d'Eros et de Thanatos, et on renote au tableau de la classe les infos importantes (par exemple, quelques mots clés pour chaque force, et leur révélation dans notre quotidien). Cela servira d'inspiration pour la prise de parole qui suivra.
2. On fait se lever tout le monde, en leur demandant de se mettre en file par ordre de nombre de leur jour de naissance, et on les groupe ensuite deux par deux depuis le début de la file. Ça permet de casser les binômes habituels et de réveiller tout le monde.
3. Ensuite, les binômes se répartissent dans la pièce et chacun(e) aura 2 minutes de temps de parole ininterrompue pour parler de comment il/elle voit Eros et Thanatos à l'oeuvre dans sa vie. N'oubliez pas de poser le cadre en quelques phrases. Ce qui sera partagé dans ce cadre ne devra pas être répété en dehors. C'est de l'écoute active, pas une conversation, donc la parole est libre, on ne fait pas de commentaire, l'autre reçoit juste ce qui est déposé en gardant le silence. Si on ne sait pas quoi dire, on peut revenir au tableau pour exploiter les idées et concepts. Le premier commence, puis on donne un signal, et on inverse les rôles, en reposant la question de base. Le deuxième parle de lui sans revenir sur ce que le premier a dit.
4. Enfin, on peut prévoir un court temps de débriefing, pas sur le contenu de ce qui a été partagé, mais sur le processus d'écoute active en lui-même : qu'est-ce que ça fait de devoir parler 2 minutes en étant écouté comme ça ? Est-ce que c'est difficile de parler ? D'écouter sans interrompre ? Qu'est-ce que ça change par rapport à nos conversations habituelles ? Est-ce que c'est frustrant, ou au contraire apaisant ? Est-ce que ça donne envie d'aller raconter ce qu'on a entendu dans ce cadre ? Pourquoi, à votre avis, est-ce important de préserver la parole de l'autre et de ne pas la diffuser à tous les copains dans la cour ? Qu'est-ce que ça permet ?

► Questionner les tabous

Vous l'attendiez, ou le redoutiez, voici le moment de s'attaquer à nos tabous ! En mesurant le courage de Wedekind, de tous ceux qui se sont emparés de son texte par la suite, et celui de David Paquet d'actualiser la pièce avec les tabous d'aujourd'hui, nous allons nous-mêmes retrousser nos manches et plonger nos mains dans cette matière inhabituelle et féconde.

Le porno

MELCHIOR : Plus t'es excité, mieux tu te connais. Je sais que t'as peur. Aie pas peur. C'est juste un petit aperçu de toutes les façons possibles qui existent de baiser.

MORITZ : Y en a plus qu'une ?

MELCHIOR (touchée par sa candeur :) Moritz... La sexualité humaine, c'est un continent. Vas-tu vraiment choisir de passer ta vie dans le même village ?

Alors autant mettre tout de suite tout le monde à l'aise : le porno, si vous avez plus de 15 ans, vous avez 90% de chances d'en avoir déjà vu. Et les 10% restants, on se demande un peu s'ils n'ont pas juste trop honte pour cocher une case sur un questionnaire anonyme... Bref. Un tabou qui concerne 90% des gens, franchement, il ne serait pas temps d'en parler ?

On peut imaginer que c'est un phénomène nouveau, terrible, né avec internet, mais pas du tout ! Le désir sexuel existe depuis la nuit des temps, et il en va de même des moyens de l'éveiller. Les hommes et les femmes ont peint des corps, modelé des statues, réalisé des mosaïques, tout cela pour susciter le désir. Dans la Rome antique, il n'y avait aucune censure des représentations érotiques et sexuelles, on en trouvait sur les vases dans les maisons, sur les murs de la ville... En Inde, on valorisait l'art érotique comme un moyen d'accéder au sacré (et ça, ça décoiffe pas mal nos habitudes de pensées!). La littérature française regorge aussi de récits érotiques, qui n'étaient pas mal considérés. On jugeait d'obscènes certains comportements, mais beaucoup moins les représentations. Mais au XIXe siècle, l'époque victorienne n'apporte pas que des robes fastueuses à corset, elle annonce aussi l'arrivée de ce bon vieux puritanisme dont on a déjà parlé, et avec lui, la censure des œuvres d'art impliquant des représentations sexuelles.

Wedekind, bam ! Mais en France aussi, pourtant moins puritaine, ça va sévire. Baudelaire en fera les frais avec la censure de ses Fleurs du Mal, et même Madame Bovary de Flaubert sera considérée comme obscène et scandaleux ! C'est à ce moment que la pornographie prend un sens plus contemporain et qu'elle s'immisce dans des recoins cachés et clandestins de la société.

Avec la révolution sexuelle de 1968, on commence à voir des films pornographiques dans les grandes salles de cinéma de Paris. Vous pouvez imaginer ça ? Mais ça n'a pas duré plus de vingt ans : une nouvelle loi classe ces films en catégorie X et multiplie les obstacles à leur diffusion. En 1990, ils ont disparu des écrans géants et commencent à se diffuser en cassettes vidéos qu'on peut regarder dans l'intimité de sa maison. Trente ans plus tard, la pornographie sur internet est à la portée de chacun, quel que soit son âge, et parfois même contre son gré. Par contre, si elle est autorisée dans les pays occidentaux, elle reste illégale dans presque tous les pays d'Afrique, du Moyen-Orient et d'Asie, et elle est soumise à des restrictions en Russie, en Afrique du Sud et en Australie. Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ? On en parle ?

Les clichés du porno

D'accord, c'est un sujet pas forcément facile à travailler en groupe. On vous aide avec une petite intro sympa faite par des jeunes : TEEN SPIRIT : le Porno. Soumeya et Virgile déconstruisent les codes du genre avec humour et légèreté en quatre minutes. Ensuite, la simple question « quelle est la différence entre le porno et la réalité ? », avec un tableau à deux colonnes, ça permet déjà de bien discuter...

On peut pousser plus loin l'interrogation :

➔ Le porno existe depuis la nuit des temps. Quelle est sa fonction, à votre avis ? Est-il utile ? Si oui, pourquoi ?

➔ En fait, à qui conviennent vraiment ces stéréotypes du porno qui mettent souvent la pression aux mecs, humilient les femmes, et font preuve de peu d'imagination ? Comment on pourrait améliorer le porno pour tout le monde ?

Et si rien n'est organisé dans votre école pour l'éducation affective et sexuelle, pourquoi ne pas faire venir un animateur du Crips pour parler porno et autres avec la classe ? Ça peut ressembler à ça : Pornographie : un atelier pour déconstruire les stéréotypes - Allo Docteurs

Les filles, elles en pensent quoi ?

L'ancienne actrice porno Ovidie, devenue militante féministe pro-sexe, nous offre un documentaire passionnant : « À quoi rêvent les jeunes filles ? ». En 2015, elle prend sa caméra pour aller rencontrer des jeunes femmes françaises, des *digital native* (cette génération biberonnée aux écrans, pour qui le numérique devenu comme une langue maternelle). Elle part d'un constat : la pornographie est à la portée de tous. Dès lors, comment la conjuguer avec la liberté sexuelle ? Comment peuvent-elles se réapproprier leur désir dans leur mise en scène, leur mise en image, la construction de l'imaginaire collectif ? Si votre groupe montre un intérêt pour le sujet du porno, et que vous êtes partant pour en parler, ce documentaire pourrait faire l'objet d'un devoir, et d'un débriefing cadré le lendemain.

➔ Comment le fait d'avoir grandi avec un ordinateur ou un smartphone dans les mains change notre rapport au corps ?

➔ C'est quoi, selon vous, la sexualité 2.0 ?

➔ Qu'est-ce qu'on appelle « une injonction à être sexuellement épanouie, mais pas trop » ?

➔ Est-on sexuellement plus libre ou moins libre quand on grandit avec du porno facile d'accès ?

Et la première fois, après ça ?

On le sait aujourd'hui, presque tous les ados voient du porno avant leur première expérience sexuelle. En fonction de l'âge du groupe et de leur maturité, et de votre aisance avec ces sujets, on vous propose de lancer quelques questions en petits sous-groupes de 3 ou 4, et de simplement leur offrir un espace pour en discuter.

On le rappelle, n'oubliez pas de poser un cadre sécurisant pour tous, avec quelques règles simples. Chacun a le droit de parler ou de se taire. On ne pose pas de question indiscrete aux autres. Ce qui est dit dans ce cadre ne doit pas en sortir. On ne se moque jamais. Si on ne comprend pas, on peut demander d'expliquer ou de reformuler, mais on évite de juger sans comprendre. Chacun est responsable du respect des autres, et peut rappeler le cadre si nécessaire.

Ensuite, petit devoir préalable, voici un site à aller parcourir avant d'entamer un débat, il pourra déjà agir sur les esprits avant d'ouvrir les bouches : *On SEXprime*, vraiment excellent, avec notamment des articles (par exemple : Toujours vierge ou puceau, et alors ? | Onsexprime) et des vidéos, dont la série Sexotuto - Vidéos | Lumni qui fait le tour de plein plein de sujets autour du sexe. À mettre dans les smartphones de tous les ados.

Ceci étant fait, voici quelques questions qui ouvrent un espace de parole, sans forcément qu'ils doivent rapporter au grand groupe après.

➔ Qu'est-ce que ça change, selon vous, d'avoir vu du porno avant d'avoir des rapports sexuels pour la première fois ?

➔ A votre avis, est-ce que c'est différent pour les garçons et pour les filles ?

➔ Quelle pression ça vous met, le fait que le porno soit si présent ? Est-ce que c'est pareil pour les garçons et les filles ?

➔ Qu'est-ce que, au contraire, ça facilite ?

➔ Qui est en charge du plaisir de l'autre ?

➔ A quoi doit ressembler mon corps pour être vu par l'autre ? Qu'est-ce qui n'est pas désirable ? Y a-t-il d'autres critères aussi importants que la forme du corps pour éveiller le désir ?

- De quoi auriez-vous besoin pour arriver plus seins à la première fois, ou à une relation intime avec un nouveau partenaire en général ? Est-ce que des vidéos comme celles du site *On SEXprime* vous aident ? Ou pensez-vous à autre chose ?

LA MÈRE DE WENDLA, (presque menaçante) :

Maintenant que t'as quatorze ans, ça va être très important que tu sois aussi laide que ces robes-là. Me comprends-tu ? Toi, aussi laide que ces robes-là. C'est la seule solution.

WENDLA : La solution à quoi ?

(La mère de Wendla éclate de rire, puis s'arrête subitement.)

Si on explore ce terrain-là, impossible de ne pas dire un mot de la manière dont on regarde les filles trop libres, trop jolies, et pour être clair, de la culture du viol en général. Ah, tout de suite les grands mots ! Justement, démystifions un peu ce concept qui semble faire de tous les hommes des violeurs, car rien ne pourrait être plus éloigné de ce qui est dénoncé par ces mots.

Quand on entend « viol », on imagine une pénétration, dans l'espace public, par un inconnu masculin armé, plus fort physiquement que sa victime, qui elle, crie et se débat. En voilà un beau, de stéréotype. Et tellement faux. La majorité des violences sexuelles sont commises par une personne proche de la victime, sans violence physique. Et ce stéréotype disqualifie du coup tous les autres cas de figure, qui ne seraient « pas vraiment des viols » : une fellation forcée, un doigt dans le vagin ou dans l'anus, un rapport sexuel forcé entre mari et femme, un homme en position professionnelle inférieure qui se sent obligé de le faire par peur de perdre son job si il dit non et qui donc accepte, une relation sexuelle dans un couple quand l'un des deux n'a pas envie... Donc, première mise au point : le viol, c'est tout ça aussi. C'est toute interaction sexuelle non consentie librement par les deux partenaires. Librement, ça veut dire qu'il n'y a pas de rapport hiérarchique, pas de chantage affectif, pas un des deux qui est bourré ou stone. Et ce n'est pas un détail.

Et la culture du viol alors ? L'idée, c'est que dans notre société, avec nos valeurs, nos traditions et nos croyances, on minimise les violences sexuelles. Comment ? En disant que la victime l'a quand même un peu cherché, par exemple. En 2016, il y a eu une grande enquête en France (a priori à peu près le même topo

qu'en Belgique) et les résultats étaient édifiants : 4 Français sur 10 pensaient encore que si la victime¹² avait une attitude provocante ou une tenue trop sexy, la responsabilité du violeur était atténuée. Un sur cinq pensait qu'une femme qui disait « non » voulait quand même souvent dire « oui ». Un tiers des 18-25 ans estimait que les femmes pouvaient prendre du plaisir à être forcées lors d'une relation sexuelle¹³. C'est ce qu'on appelle le renversement de la culpabilité. Elle avait bu ? Elle a flirté avec le mec avant puis l'a suivi chez lui ? Elle couche avec plein de mecs d'habitude ? Franchement, c'est un peu de sa faute si le mec lui saute dessus après, non ?

Alors, depuis 2016, *Me Too* est passé par là, et en dix ans, les mentalités ont heureusement bien évolué (même si en réaction, on constate ces trois dernières années une poussée impressionnante des masculinistes¹⁴). Suite à cette vague de dénonciations d'agressions sexuelles, pas mal d'hommes et de femmes se sont remis en question par rapport à leur propre comportement : est-ce que parfois je « force » un peu l'autre ? Est-ce que parfois je me rends complice en faisant semblant de ne rien voir, en faisant des commentaires sur les autres femmes, en racontant des ragots ? Est-ce que je participe, même sans m'en rendre compte, à cette culture du viol qui imprègne la société, par mes actions, mes paroles ou mes silences ?

Revenons à notre question de départ : est-ce que la culture du viol, ça veut dire que tous les hommes sont des violeurs potentiels ? Non, évidemment que non. Cela veut dire que nous vivons dans une culture où les hommes (et les femmes aussi d'ailleurs) ont intégré que toute une gamme de comportements sexuels agressifs étaient acceptables, voire désirables. Avec tout un tas

12 On utilise ici le féminin de manière générale pour la victime, par réalisme statistique, mais on se doit de le rappeler : même si la grande majorité des victimes de violences sexuelles sont des femmes, il existe aussi des hommes violés ou agressés sexuellement par d'autres hommes ou par des femmes. Nous ne les oublions pas.

13 Voir à ce sujet le sondage ISPOS édifiant de 2016 :

<https://www.france24.com/fr/20160302-sondage-ipsos-stereotypes-viol-violences-sexuelles-france>

14 Une bonne manière de s'en rendre compte pour les ados, c'est de regarder, si ce n'est pas encore fait, la série *Adolescence*, en 4 épisodes, qui suit un garçon de 14 ans séduit par ces thèses masculinistes. Très actuel, essentiel, percutant, il a été largement diffusé dans les écoles, notamment en Flandres, pour ouvrir le débat.

de présupposés. Les hommes ont plus de libido que les femmes, c'est normal qu'ils doivent l'exprimer. Toutes les filles aiment bien être plaquées au mur pour être embrassées sauvagement. Si une femme s'habille sexy, c'est pour exciter les hommes, pas parce qu'elle aime bien ces vêtements-là. Une fille bourrée, on peut se la faire facilement. Une fille qui dort aime être réveillée par une pénétration en douceur. Une femme a un devoir conjugal envers son mari, elle ne peut pas lui refuser trop longtemps de coucher avec lui. Un homme ne peut pas être violé par une femme. Une fille ne devrait pas sortir toute seule le soir. Mettre la main aux fesses, c'est flatteur et rigolo. Le challenge de séduction consiste pour l'homme à faire passer la femme de « non » à « oui » en insistant autant que nécessaire. Si la fille ne crie pas, c'est qu'elle est d'accord. J'en passe et des meilleures.

Conséquence de ces présupposés ? Les victimes de viol ne portent pas plainte car encore trop souvent, au commissariat, on leur pose des questions qui n'ont rien à voir avec les faits : qu'est-ce qu'elle portait ? Est-ce qu'elle avait bu ? Est-ce qu'elle l'a suivi de son plein gré ? Est-ce qu'elle a accepté de l'embrasser mais qu'elle a refusé d'aller plus loin ? Pour au final, lui faire comprendre qu'elle l'avait quand même un peu cherché, car le mec n'a pas non plus mis un revolver sur sa tempe alors qu'elle faisait son jogging en vieux training informe.

Du coup, les femmes se taisent. Ou pire, acceptent que c'était de leur faute. Les statistiques parlent de 46%¹⁵ des femmes victimes au moins une fois dans leur vie de harcèlement ou d'agression sexuelle. Une sur deux. Alors, à votre avis, combien de femmes autour de vous la ferment pour ne pas se faire humilier une deuxième fois en n'étant pas prise au sérieux ?

Mais que faire pour changer une culture bien ancrée dans les mentalités ? Déjà, on commence par se regarder soi-même. Et s'assurer qu'on a toujours le consentement libre de l'autre en face. La personne n'est ni défoncée, ni endormie, ni en position de faiblesse, et quand on demande si elle est partante, elle répond oui. Puis on peut aussi intervenir quand on est témoin de trucs chelous dans la rue, dans le métro, dans un coin de la cour, dans la bouche d'un ou d'une pote. Laisser faire, c'est cautionner. Plus on sera nombreux à oser dénoncer et défendre, moins ces comportements et propos seront considérés comme normaux. Faisons changer la honte de camp.

WENDLA : Non, vous comprenez pas. Quand vous dites « votre agression », vous vous trompez. C'est pas « mon » agression. C'est « l'agression que j'ai subie ». Est-ce qu'on dit « ma tornade qui a détruit ma maison » ? Non. On dit « la tornade qui a détruit ma maison ». C'est la même chose. C'est pas parce que les dégâts sont chez moi qu'y sont à moi. C'est pas – et ce sera jamais – « ma » tornade, tout comme ce sera jamais « mon » agression, ou « mon » viol ou « ma » faute. Si vous avez besoin de dire « ton agression », parlez à l'ours, pas à moi.

15 Selon les chiffres de 2020 fournis par Amnesty International Belgique

Le consentement par la tasse de thé

C'est devenu un classique du thème, cette petite vidéo de deux minutes et demi qui explique le consentement par la métaphore d'une tasse de thé. Indispensable.

Consentement tasse de thé (version française)

Culture du viol : intro pour les nuls

Encore un excellent épisode de *Et tout le monde s'en fout* qui appuie là où ça fait mal en quatre minutes :

And nobody gives a shit #SPECIAL - Rape culture

Bien sourcé et éclairant, avec l'humour en plus.

Suite à cette vidéo, on peut approfondir par quelques questions :

➔ Axel parle du baiser forcé de Léia dans *Starwars* et de James Bond. Quels sont les autres exemples tirés des films, séries et pubs qui renforcent aussi la culture du viol ?

➔ Dans votre quotidien ou sur les réseaux sociaux, quels sont les comportements, les commentaires et les interactions que vous observez qui relèvent de la culture du viol ?

➔ Reprenez quelques exemples cités ci-dessus et réfléchissez par petits groupes : qu'est-ce qu'on pourrait répondre à de tels propos ? Comment pourrait-on réagir quand on voit ça ? Faites un récapitulatif des meilleures répliques anti-relou à distribuer à la classe et même, pourquoi pas, dans l'école. Vous pouvez même faire des affiches pour faire réfléchir les profs et les élèves. Car le changement commence par la prise de conscience.

Art et culture du viol : bien plus qu'un coup d'un soir

Des films et des séries, on en regarde tous, depuis notre plus tendre enfance. Qu'est-ce qu'il nous apprennent à désirer ? Comment ils façonnent notre idéal de rencontre, de rapport intime, de drague, de relation ? Ce sont les questions que s'est posé la journaliste Chloé Thibaud, dans son livre « Désirer la violence ». Parce que le sujet nous semble incontournable quand on parle de culture du viol, on vous invite à écouter ce qu'elle dit de ses recherches. Et ça ne concerne évidemment pas que les filles, mais aussi les mecs, à qui on apprend qu'être trop sensible n'est pas désirable, qu'un bad boy est plus attirant sexuellement qu'un ami super gentil... Voici de quoi relire nos classiques, tant en dessins animés qu'en films d'adultes... Ecoutez Chloé Thibaud parler, puis reprenez les questions ci-dessus pour parler aussi de votre propre culture cinéma.

La culture du vi est-elle ancrée dans la pop-culture ?*

MELCHIOR : *Toute ma vie, je suis faite juger parce que j'aime le sexe. Quand j'en parle, je perds du respect; quand j'en fais, je perds de l'amour. Avec elle, j'avais besoin que ce soit différent.*

Parmi les choses qui participent à créer ce climat général qu'on appelle « culture du viol », il y a un cas particulier qu'on voudrait explorer, parce que c'est un fléau. Le *slut shaming*, l'humiliation ou la honte aux salopes. Et si quelqu'un se dit : « Ben oui, elles devraient bien avoir honte », on va pouvoir y réfléchir ensemble...

On vous balance quelques phrases qu'on entend le plus souvent, dans la bouche des autres ou dans sa propre tête, et qui illustrent tout de suite l'affaire : *Si elle aime se faire draguer, franchement, elle devra pas se plaindre après d'avoir des problèmes / Elle a couché avec Antoine le premier soir, quelle salope (alors qu'Antoine, lui, quel tombeur) / Le désir sexuel pour les filles c'est vulgaire (alors que pour les mecs, c'est sain) / Tout le monde sait qu'elle a sucé Jules, c'est trop la honte (alors que Jules, lui, c'est la classe) / Elle est vraiment habillée comme une pute, c'est provocant (alors qu'un mec torse nu, c'est beau) / ça se voit qu'elle aime baiser, elle, quelle pute / Cette meuf, elle enchaîne les mecs, c'est une fille facile, faudra pas qu'elle s'étonne si elle se fait violer...*

On peut le reconnaître ensemble, c'est quand même la misère quoi. Bien sûr pour les filles à qui on dicte quoi faire de leur corps, de leur sexe, de leur plaisir. Mais aussi pour les mecs, à qui on impose un désir convenu. Et ne croyez pas qu'il n'y a que de sombres machos attardés pour pratiquer le *slut shaming*¹⁵ : c'est très souvent des jugements qu'on retrouve dans la bouche des filles qui se croient plus pures que les autres... (Jetez donc la pierre, celles qui n'ont jamais eu ce genre de pensée. C'est ça, la force de l'inconscient collectif d'une société...) Et en quoi ça te pose un problème, à toi, qu'une fille fasse un autre choix que le tien ? Chacun son corps, chacun ses choix.

Et pour que ce soit bien clair : si un ex fait circuler une photo ou une vidéo sexuelle de l'autre après la rupture (le fameux *revenge porn*), ce n'est pas la victime qui a un problème, mais bien l'ex tordu(e) qui, du haut de sa maturité affective de lapin de trois semaines, n'arrive pas à se sentir bien sans humilier l'autre. C'est pathétique. Ce qui a été partagé dans l'intimité est fait pour rester dans cette intimité. Celui qui n'a pas compris ça, c'est lui qui a un problème. Point.

Enfin, petite piqûre de rappel : le consentement, ce n'est pas que pour les saintes nitouches. Le consentement, c'est aussi pour les filles qui assument leurs désirs sexuels. Et c'est aussi pour les mecs d'ailleurs, qui, contrairement au mythe, n'ont pas toujours envie. Ce n'est pas parce qu'on aime flirter qu'on a envie de le faire tout le temps, avec n'importe qui. Ce n'est pas parce qu'on a aimé embrasser qu'on a envie de se laisser pénétrer. Ce n'est pas parce qu'on met un décolleté et une mini-jupe qu'on a envie d'avoir un doigt dans la chatte. Laisser courir des propos qui entretiennent cette culture du viol, c'est déjà cautionner. Alors on ne laisse pas dire n'importe quoi, ok ?

15 Chouette article pour bien comprendre dans le magazine en ligne Madmoizelle : <https://www.madmoizelle.com/slut-shaming-115244>

Nous les femmes, misogynes ?

Et si les filles aussi avaient intégré sans le savoir la culture misogyne ambiante et qu'elles participaient à créer ce climat étouffant et jugeant propice au harcèlement ? Envie de faire le test pour vous-mêmes ? Allez donc jeter un œil sur cet article de Natalya Lobavana autour des 23 manières dont on pourrait bien être malgré nous complices de misogynie... [23 manières dont vous avez peut-être intériorisé la misogynie sans même le savoir](#)

Les salopes, on en parle ?

Pas facile d'aborder le sujet en frontal ? Refilez la patate chaude à Maud et Juliette, de la chaîne Parlons peu, mais parlons ! Non seulement elles vous feront rire tout en étant très justes, mais en plus vous en sortirez plus outillés pour lancer quelques questions... [Slutshaming \(feat. JEREMIE DETHELOT\) - Parlons peu Mais parlons !](#)

Qu'est-ce que ça changerait dans l'ambiance de la classe, de l'école, du monde, si on appliquait ce principe de parole impeccable ? Un petit défi, une journée sans gossip ni insulte, ça vous dit ? Et pourquoi pas lancer la « Journée de la parole impeccable » à l'école, pour au moins prendre conscience de la tonne de conneries qu'on peut balancer en 24H si on ne fait pas gaffe...

BDSM : Peut-on être libre dans sa vie et aimer être soumis(e) au lit ?

Voilà une question intéressante, n'est-ce pas ? Peut-on n'avoir besoin de personne, mener sa barque en toute autonomie, déconstruire le patriarcat, tout en rêvant d'être attaché(e), dominé(e), voire insulté(e) quand on se trouve entre les draps ?

Le BDSM pourrait faire l'objet d'un chapitre en soi si on aborde les tabous, mais on ne veut pas non plus mettre vos nerfs à trop rude épreuve. Cependant, on ne voulait pas non plus le passer sous silence. Voici donc quelques chouettes trucs à se mettre dans les oreilles, pour ouvrir la réflexion sur ce sujet, même si on ne l'aborde pas de long en large.

[Le BDSM, une pratique sexuelle à démythifier | OHdio | Radio-Canada](#) : 10 minutes pour déjà comprendre de quoi on parle.

[Soumission impossible | ARTE Radio Podcasts – YouTube](#) : Dans ce podcast, Claire Richard explore le tabou du fantasme de soumission chez les filles hétéros, et se demande ce qui se cache sous ces contradictions intimes. Un documentaire où il est question de trouble, de plaisir, de décolonisation intérieure, et surtout de droit à jouir envers et tout contre ses principes.

[À quoi tu jouis? - Émission - Apple Podcasts](#) : un podcast qui ouvre un espace de discussion et de réflexion décomplexé autour de la sexualité. Plein d'épisodes, dont plusieurs sur les pratiques intimes plus taboues.

MELCHIOR : Ah ! Peut-être que t'es bisexuel ! Ou pansexuel ? Ou autosexuel ? Ça, c'est hot ! Ou peut-être que t'es demisexuel, non binaire, polyamoureux, queer, secrètement fétichiste et kinky ? Peut-être, aussi, que t'es hétéro. Je vais t'aimer quand même.

MORITZ : Comment on fait pour savoir ce qu'on aime ?

Il y a encore peu, pour tout un chacun, le genre, c'était limité à ces deux cases qu'on devait cocher sur les formulaires : masculin ou féminin. Entre les deux, rien. Enfin, pour l'état civil, rien, car dans la réalité, on estime qu'un enfant sur soixante naît avec des caractéristiques sexuelles floues entre les deux sexes¹⁶. Rajoutons à cela ceux qui sont identifiés dans un genre mais qui en grandissant se sentent de l'autre (environ une personne sur 170), et on se rend compte que ces deux petites cases, ça ne convient vraiment pas à tous¹⁷...

On a l'impression que la question des identités de genre sort enfin du placard depuis quelques années, après des siècles de tabou dans nos sociétés occidentales. Pourtant, elle n'est pas nouvelle pour autant, au contraire, elle traverse l'histoire de l'humanité.

Les missionnaires chrétiens arrivés chez les Amérindiens avec tous leurs préjugés décrivent « des femmes avec courage viril qui se vantaient elles-mêmes de leur profession de guerrier », ainsi que « des hommes assez lâches pour vivre en tant que femmes »¹⁸. Mais ces personnes étaient en fait tout à fait acceptées et intégrées à leur communauté. Les Amérindiens ont aussi ce concept de *bispiritualité*, un être aux deux esprits, qui constitue un troisième genre social et qui peut avoir un rôle particulier, voire sacré dans certaines tribus.

En Inde, au Bangladesh et au Pakistan vivent depuis l'Antiquité les *Hijras*, ces personnes intersexes ou transgenres, qui ne sont considérées ni comme des hommes ni comme des femmes. Et personne ne voit où est le problème. Au contraire, ils sont respectés et considérés comme puissants dans l'hindouisme. Enfin, ça, c'est jusqu'à la colonisation anglaise, malheureusement, car le puritanisme britannique aura vite fait de les mépriser et de les faire tomber dans la catégorie des moins que rien. Merci la morale à deux balles.

Il y a des tas d'exemples traditionnels partout dans le monde, qui perdurent jusqu'à aujourd'hui. Citons encore la Thaïlande, qui accepte tout à fait les *Tomboys* (hommes transgenres) et les *Katoï* (femmes transgenres). D'ailleurs, en 2019, quatre députés transgenres ont été élus au Parlement.

Et chez nous ? Jusqu'il y a peu, le fait d'oser dire qu'on ne se sentait pas en adéquation avec le sexe assigné à la naissance pouvait nous valoir un passage dans un asile psychiatrique ! Même l'OMS qualifiait la dysphorie de genre de maladie mentale jusqu'en 2019 ! En France, une loi est passée en 2010 déjà pour supprimer les troubles précoces de l'identité de genre de la liste des troubles psychiatriques. Ce qui, dans les faits, ne change pas grand-chose puisque les parcours de transition de genre sont encore très psychiatisés. Estimons-nous heureux d'être des pionniers de la question, car dans de nombreux autres pays, il est obligatoire d'être stérilisé pour avoir le droit de changer de genre ! Alors attention, on parle bien de changer de genre, la petite case sur la carte d'identité. Pas de sexe. Ce sont deux choses différentes. Tous les transgenres ne souhaitent pas faire de chirurgie pour changer leurs organes génitaux¹⁹. Il s'agit avant tout d'être reconnu et de pouvoir vivre normalement comme une personne de l'autre genre.

16 Les chiffres sont difficiles à estimer car c'est encore tabou, ils peuvent varier jusqu'à 4% de la population, mais ceux que nous utilisons sont tirés de la brochure « Soutenir son enfant intersexe » publiée par IGLYO et validés par l'Europe.

17 Notons qu'en Allemagne, une troisième case a été ajoutée sur les formulaires de naissance : masculin / féminin / autre. Ainsi, l'enfant peut grandir librement et laisser sa personnalité s'exprimer avant qu'on le passe au bistouri, comme cela est encore régulièrement fait sur les bébés intersexués aujourd'hui. Et on commence à voir cette catégorie apparaître chez nous aussi.

18 Cité dans le livre en anglais *The Regulation of First Nations Sexuality*, de Martin Cannon.

19 Notons d'ailleurs qu'en France, des hommes transgenres commencent à être enceints et à accoucher naturellement car ils ont gardé leurs organes génitaux féminins et leur utérus.

Ajoutons qu'on parle de plus en plus des personnes non binaires, à savoir qui ne s'identifient ni à un genre ni à l'autre, ou parfois à l'un, parfois à l'autre. C'est génial parce que ça nous permet à tous de jeter un regard neuf sur notre propre relation au genre, et de sortir des cases pour penser la réalité. Les dernières études scientifiques²⁰ montrent d'ailleurs qu'il y a tout un spectre entre « complètement masculin » et « complètement féminin », et qu'il serait temps d'arrêter de vouloir trier le monde entier en deux catégories...

Quant à leur sexualité, elle, elle n'a rien à voir avec le genre : quel que soit ce qu'ils ont entre les jambes, ils peuvent être hétéro, homo, bi, asexuel, et tout le reste du spectre, comme chacun. Pour cette question de l'orientation sexuelle, on ne va pas vous faire toute la liste des possibles, ce serait un peu vous gâcher le plaisir de la découverte par vous-mêmes. Mais on vous donne des pistes et des points de réflexions dans la partie propositions pratiques, et vous trouverez aussi de quoi nourrir votre curiosité dans la bibliographie, en podcasts, BD, musique, films, séries, site web, jeux et autres...

Un point essentiel pour terminer : on a beaucoup parlé de sexe jusqu'ici. Alors, il nous semble important d'insister : le désir sexuel, ce n'est pas obligatoire. Explorer cette partie de sa vie à l'adolescence, ce n'est pas obligatoire. Chacun a le droit de ne pas avoir envie de faire du sexe, de ne pas ressentir cet élan. C'est OK. Si c'est un problème pour vous ou pour un proche, vous pouvez en parler, il y a des solutions. Mais si quelqu'un ne ressent pas de désir et que ce n'est pas un problème pour lui, c'est très bien. Ou même juste un tout petit désir timide, qui n'a pas besoin de se crier sur tous les toits. C'est OK. Ce n'est pas anormal. C'est juste différent, au même titre que toutes les autres différences. Surtout dans une société capitaliste qui pousse au désir et à la réussite sexuelle à tout prix, comme un objet de consommation et de performance. C'est ce que disait aussi David Paquet dans son interview. Laissons-lui le mot de la fin : « La diversité sexuelle, c'est la vie qui cherche à aller partout ».

WENDLA : J'ai pas ça, moi : l'envie de toucher ou d'être touchée. Le besoin d'être en amour. Peut-être que je suis pas normale, mais quand je suis seule, je suis comblée. Y se passe tellement d'autres choses que l'amour pis le sexe. Tu penses pas ?

20 Pour en savoir plus : L'identité de genre, entre faits naturels et faits construits, une approche intégrative et développementale

LGBTQIA+, c'est quoi exactement ?

On en entend parler un peu partout, et pourtant, c'est loin d'être limpide, cette histoire, surtout les dernières lettres. Cet acronyme cache sans doute plusieurs de vos voisins, collègues, connaissances, et peut-être même des amis ou des membres de votre famille. La base pour éviter les gros amalgames, c'est de savoir de quoi on parle. Ne fut-ce que par respect de ces personnes encore très souvent discriminées, qui représentent pourtant entre 10 et 30% de la population²¹, en fonction des pays.

Alors on y va : qui peut dire à quoi se rapporte chaque initiale de cet acronyme ? Et comme définiriez-vous chacun de ces mots ? Besoin d'un petit coup de pouce ? Jetez un œil ici : [Lesbiennes, gays, bisexuels et transgenres — Wikipédia](#)

Et pour une présentation des identités de genre drôle et instructive, on ne résiste pas à l'envie de vous proposer un petit détour par la vidéo des filles de Parlons peu, parlons cul à ce propos. Si vous n'avez pas le sens de l'orientation sexuelle, elles vont tout bien vous expliquer. Ça vous permettra aussi de découvrir leurs autres vidéos éclairantes. [Orientation Sexuelle \(feat. SOPHIE GARRIC - LE MEUFISME\) - Parlons peu...](#)

Complètement fille, complètement garçon ?

On a très envie de vous parler de Nayra²², cette chanteuse et rappeuse militante de banlieue, qui anime maintenant des ateliers de rap dans les écoles des quartiers. Une nana super inspirante. Voilà ce qu'elle dit de son rapport au genre :

« On m'a appris qu'être féminine, c'est chanter, être douce, mais je n'étais pas féminine. Et je n'étais pas non plus pas féminine. J'étais à la fois un peu garçon manqué, mais il y avait quand même cette part de féminité en moi, et pour moi, la façon de l'exprimer, c'était de chanter. Donc qu'est-ce qui m'empêchait de rapper et de chanter ? C'est juste l'expression de ma personnalité, de cette dualité qu'il y a en moi. »

A partir de ce témoignage, on peut ouvrir une réflexion qui mériterait une semaine entière d'activités autour de l'identité de genre. Quelles sont les traits de caractère généralement considérés comme féminins / masculins ? Comment vous sentez-vous par rapport à ces deux catégories ? Comment la féminité peut s'exprimer chez un homme ? Comment la masculinité peut s'exprimer chez une femme ? Connaissez-vous des exemples de personnes, dans votre entourage ou dans les médias, qui cassent les codes ?

L'asexualité

On a quand même envie de vous laisser une petite vidéo à ce sujet, pour ceux qui auraient envie de comprendre le point de vue d'une personne qui n'a pas de désir sexuel, et qui est épanouie avec ça. Ça fait du bien à tout le monde, de remettre une couche de distance par rapport à l'injonction à la performance du sexe dans notre société : [«Comment j'ai découvert que j'étais asexuel» \(EP:11\)](#)

Pour écouter ceux qu'on n'entend jamais

La super association Merhaba, à Bruxelles, offre un accueil inconditionnel à toutes les personnes LGBT+ issues de l'immigration et à leurs proches, car on sait que dans certaines cultures, tout ce qui sort de l'hétérosexualité classique reste encore un énorme tabou. Dans une perspective de partage d'expériences et de résilience collective, elle propose une brochure qui contient des témoignages de jeunes racisés LGBT+ et aussi des vidéos, afin de laisser résonner leur voix. La lecture de ces paroles peut constituer une belle approche, dans l'empathie et la compréhension, avec beaucoup de finesse. On peut même les utiliser pour les mettre en théâtre, et/ou servir de point de départ à une expression de soi par écrit ou oralement. Ils proposent aussi une ligne d'écoute anonyme et bienveillante sur ces sujets, sur Whatsapp (0487 556938). [Outils - MERHABA](#)

21 Voir les statistiques 2019 de l'OCDE : <https://www.oecd.org/fr/els/soc/SaG2019-chapitre1-Eclairage-LGBT.pdf>

22 Cette citation de Nayra est extraite de son interview par Karim Hammou sur le site de Sur un son rap ([Perspectives esthétiques sur les musiques hip-hop – Sur un son rap](#)). On vous encourage chaleureusement à découvrir cette jeune femme artiste militante et multifacette, dans ce reportage réalisé par l'équipe de l'Echo des Banlieues : [Nayra, une artiste engagée aux multiples facettes.](#)

ISLE : Oui, j'ai remarqué le fusil. Je savais que ça allait pas bien... Moritz avait la mort dans les yeux. Et dans la bouche. Je me suis dit « peut-être que pas nommer le fusil, va aider le fusil à disparaître... »

On s'est posé la question, avec David Paquet, de la pertinence d'aborder ce tabou-là dans notre dossier. Ce qui nous a motivés à le faire, c'est de se dire que les ados aujourd'hui ont de toute façon accès à tout ce qui existe à ce sujet sur internet, le pire comme le meilleur, et que s'il regardent ce qu'ils veulent sur leur écran, ils n'ont pas forcément d'interlocuteur humain avec qui en parler. On a même vu des adolescents ont été poussés au suicide par une IA, qui leur donnait les meilleurs moyens possibles de le faire. Ça nous a convaincus. Avoir envie de mourir, c'est un tabou. Parlons-en.

Une première précision, qui tient à coeur à David Paquet, c'est que le personnage de Moritz ne se suicide pas à la fin de sa version, contrairement à la version de Wedekind. Il est victime d'un accident dû à trop de consommation de drogue. C'est ce qui est d'ailleurs arrivé à David Cave, le fils du rockeur Nick Cave, il y a une dizaine d'années. Ado, il prenait du LSD avec ses potes sur les falaises de Brighton. il est parti dans un trip avec des hallucinations, et il s'est « envolé » de la falaise. C'est très poétique comme fin, mais très tragique aussi. David Paquet ne voulait pas donner l'impression que si on est, comme Moritz, pas dans le schéma de la réussite tel que l'impose notre société capitaliste accro à la performance, on finit forcément par se suicider. Non, les personnes qui ne se conforment pas à la norme de performance ne sont pas vouées au désespoir. Il y a d'ailleurs plein de personnages queers ou atypiques dans la pièce qui sont très épanouis. Moritz, il voulait juste s'échapper pour un moment de la lourdeur de ce qu'il traversait, il a trop consommé de substances, et il s'est envolé en imaginant être un oiseau. Mais ce n'était pas son intention de mourir, malgré son mal-être.

Ceci étant dit, il y a bien sûr des adolescents et des adultes qui passent à l'acte avec l'intention claire de mettre fin à une souffrance psychologique trop forte et dont ils ne voient pas l'issue. Quand on arrive proche de cette limite du supportable, c'est urgent. Plus question d'attendre, il faut faire appel à des spécialistes et entourer au maximum la personne en détresse, ne pas la lâcher. On déconseille les phrases bien intentionnées mais hyper pénibles à entendre quand on va si mal : « T'inquiète, ça va passer », « C'est pas si pire que ça », « T'as pas de raison de déprimer, la vie est belle », « Ça ira mieux demain », « Viens boire un coup et faire la fête, ça ira mieux », « Une de perdue, dix de retrouvées », « T'es jeune, tu t'en remettras, tu as toute la vie devant toi ». Vraiment, on ravale sa salive, et on accepte que le silence et un geste valent mieux que des conseils. On évite aussi de ramener tout à soi : « Je comprends, moi aussi, j'ai vécu ça, et tu vois, je m'en suis sorti, en faisant ça, ça et ça. ». Culpabilisation maximum garantie, quand justement on se sent tellement nul qu'on n'arrive pas à s'en sortir.

Si on s'en sent capable, on peut plutôt miser sur l'empathie. Une petite phrase, un petit mot glissé dans une poche. « Ça a l'air super dur pour toi pour le moment, est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ? ». « Je vois que tu es vraiment mal et je ne sais pas quoi faire, mais je veux que tu saches que je suis là pour toi si tu veux ». « Y'a pas de solution miracle, mais t'es pas toute seule. Je peux chercher des numéros d'appel ou des professionnels avec toi, pour que tu puisses être entendue et soutenue ». Quelques répliques parmi mille autres qui reconnaissent la souffrance, ne font pas la morale, ne donnent pas de solutions toutes faites, et tendent la main à l'autre.

Les intervenants des centres de prévention du suicide recommandent aussi de ne pas hésiter à nommer l'éléphant dans la pièce : « Tu as l'air de traverser une période vraiment difficile, est-ce que ce que tu vis pour le moment te donne parfois des pensées suicidaires ? ». Contrairement à ce qu'on craint parfois, le fait de nommer le suicide n'incite pas à un passage à l'acte, mais fait sentir à l'autre qu'on ne minimise pas ce qu'il vit, qu'on le prend au sérieux. Et ça, ça donne plutôt un peu d'espoir que le contraire. Ça peut faire peur, parce que justement c'est un tabou. Mais c'est le déni qui fait le plus de dégâts.

Et une fois qu'on a pu nommer les idées de suicide, on peut s'adresser aux bonnes personnes pour se sentir entendu, accueilli tel qu'on est et soutenu. Qu'on soit en détresse soi-même ou qu'il s'agisse d'une copine, d'un ami, d'un frère ou d'une soeur, d'un enfant, d'un parent. Vous êtes tout à fait légitime pour appeler ces numéros parce que vous ne savez pas quoi faire pour un proche. Mieux vaut aller demander l'avis d'un professionnel plutôt que de faire l'autruche. Et pour cela, on vous rappelle les numéros donnés au début de ce dossier, à mettre dans toutes les mains :

➔ Centre de prévention du suicide :
0800 32 123 (et son site internet, bien sûr)

➔ Télé-Accueil (écoute et soutien pour tous) : 107
(24h/24)

➔ Ecoute Enfant (pas seulement pour les enfants, mais pour les moins de 18 ans) : 103 (10h- minuit)

➔ Chat SOS Amitié disponible sur leur site pour ceux qui sont plus à l'aise avec des messages écrits

➔ Et bien d'autres ressources sur le site de la Plateforme bruxelloise pour la santé mentale.
platformbxl.brussels

MORITZ : Je vois mon passé. Je vois tout ce qu'on m'a fait croire. Ma vie, c'était pas un examen. C'était un terrain de jeu. Y avait rien à réussir. Tout à ressentir.

ATTENTION :

Tous les spécialistes de la prévention du suicide déconseillent de mener des activités pédagogiques et des discussions de groupe avec les adolescents autour de cette thématique très sensible et délicate. Ils ont remarqué que cela ne permettait pas d'identifier forcément les jeunes qui étaient en détresse, et que ça pouvait faire pire que mieux. Souvent, les ados concernés personnellement n'en parleront pas devant les autres, et risquent de se sentir encore plus mal après, surtout si d'autres jeunes balancent des propos jugeants ou maladroits. Ça peut donc être carrément dangereux. Par contre, les professionnels s'accordent à dire qu'il faut briser le tabou et oser en parler si on voit des signes inquiétants chez un proche, ou pour soi-même. On vous donne donc dans cette partie des ressources qui pourront être mises dans les mains des ados et des adultes, sans en faire une activité de groupe.

Prévenir plutôt que guérir

Cela va sembler une évidence, mais autour du suicide, les statistiques montrent que c'est la prévention qui permet le mieux d'éviter le passage à l'acte. Prévenir, ça veut dire quoi ? Les associations suggèrent de privilégier des activités pédagogiques qui agissent en amont des difficultés. Notamment en favorisant le développement de compétences personnelles et sociales saines : apprendre à parler de ses émotions, apprendre à écouter celles des autres sans juger, pouvoir se comprendre soi-même... Apprendre l'intelligence émotionnelle et interpersonnelle, donc, pour éviter à moyen et long terme l'apparition d'une détresse psychologique et d'idées suicidaires.

Par exemple, vous pouvez travailler en groupe sur des sujets moins touchy mais hyper utiles :

- ➔ La résolution de problèmes et où trouver des ressources
- ➔ La reconnaissance et la régulation des émotions
- ➔ La gestion du stress, de l'anxiété

➔ La gestion de conflits

➔ L'importance de la demande d'aide.

Autre idée pour sensibiliser votre milieu : vous pouvez installer des affiches portant sur la santé mentale et la prévention du suicide ainsi que distribuer du matériel faisant connaître les ressources d'aide. Les lieux cités ci-dessus en distribuent gratuitement.

On vous conseille particulièrement celui fait par les jeunes pour les jeunes, dans le cadre du centre de prévention du suicide en Belgique, quelques pages d'une grande sensibilité, à télécharger et à imprimer, en grand et en petit, pour démystifier le sujet : [Centre de Prévention du Suicide - Guide pour jeunes \(12 à 18 ans\)](#)

Un outil pour en parler en tête à tête

Caroline Quarré, intervenante psychosociale dans un service de prévention du suicide au Québec, a écrit un document qui permet de poser les bonnes questions à une personne qui évoque le désir d'en finir. Son idée est de faire grandir la partie qui a envie de vivre, et qui côtoie en permanence celle qui a envie de mourir. C'est simple sans être simpliste, bienveillant sans être naïf, intelligent sans être un discours d'expert. Alors on vous dépose ça là, car tout au long de sa vie, chacun d'entre nous va probablement être confronté à quelqu'un qui parle d'envie de suicide, adulte ou ado, et ça pourrait bien faire une différence de lui poser les bonnes questions... [Accroche-toi à la VIE](#)

Des outils d'écoute pour chaque situation

L'Association Ecouter pour Aider a réalisé plusieurs fiches assez précises pour réagir autour du suicide. Qu'il s'agisse d'un proche ou de soi-même. Qu'il y ait eu tentative de suicide ou pas. Ça permet de poser les bonnes questions (toujours en tête à tête, dans un contexte propice), d'évaluer le risque, et d'être le plus juste possible. On y trouve 4 catégories d'outils, à télécharger en PDF : Questions d'exploration et d'évaluation / Gestion des émotions / Guides, fiches et travaux pratiques / Conseils et astuces. À faire circuler sans modération : [Boîte à outils - Ecouter pour aider](#)

MORITZ : Je pense que j'ai le droit d'être ordinaire. Confus. Fragile. C'est ça, les vrais mots tabous.

Pour terminer en beauté notre chapitre sur les tabous, on va ouvrir un sujet qui est moins visible, moins habituel, mais que Moritz incarne si bien. Peut-on questionner l'idéal de réussite, de puissance, de performance, d'efficacité, sans passer pour un faible ou un inutile ? Peut-on ne pas suivre l'injonction au bonheur tout le temps, à tout prix, sans sentir qu'on est un raté ?

La vulnérabilité, c'est un tabou. Surtout du côté masculin, qui morfle encore plus sur ce sujet. Ce qu'on veut voir, c'est des gens qui sourient, qui font du sport, qui font la fête, qui gagnent, qui ont une belle famille, un bon boulot, pas trop de problèmes (ou alors de ceux qui sont exposés sur les réseaux sociaux comme une démonstration de résilience exemplaire), des gens qui font des trucs géniaux, bref. Être vieux, malade, déprimé, perdu, abîmé, moins valide, au chômage, célibataire au cœur brisé, mal foutu, ça ne le fait pas. Cachez-vous, et ne ressortez que quand ça ira mieux. Ou jamais. Vous venez gâcher la belle image retouchée à l'IA d'un monde parfait. Un monde où celui qui veut, peut. Et donc si tu as foiré, c'est que tu n'étais pas assez bon, toi tout seul, indépendamment de ton origine socio-économique et du système inégalitaire dans lequel tu es né. Un monde dans lequel on prend pour idoles des influenceurs riches qui parlent de ce qu'ils consomment, et des milliardaires, jeunes et beaux de préférence.

Et pourtant, est-ce qu'on n'est pas, chacun d'entre nous, invalide, fragile, confus, à plusieurs moments de notre vie ? C'est assez fou de prétendre que la performance et l'éclat, c'est la norme. Rien ne pourrait être moins vrai. Et le fait qu'on croit à cette image-là de la réussite et du bonheur comme modèle collectif, ça fait beaucoup de dégâts sur notre santé mentale. On ne pourrait donc pas se sentir épanoui en ayant (au choix, biffez les mentions inutiles) : une petite voiture / une chaise roulante / pas d'amoureux(se) / pas d'enfant / plus de 70 ans / une maladie mentale / pas de boulot / un boulot pas très valorisé / pas de vêtements de marque ou d'objets neufs / une grande timidité / une famille dysfonctionnelle / un énorme nez / le deuil d'un proche / un gros ventre / une hypersensibilité / un chaos intérieur momentané / pas beaucoup de thune / la peau qui se ride et pend / un burn out... ?

Croire à ces messages du culte de la performance, c'est se condamner à se sentir inadéquat, inadapté, malheureux. Parce qu'on passe tous par un de ces états pas très désirables, tôt ou tard, certains plus que d'autres. Et comme la fragilité est un tabou, on n'en parle pas. Avouez, ce n'est pas facile de dire qu'on ne va pas bien, qu'on est en difficulté, ou d'accepter qu'on ne peut pas tout avoir, tout faire, tout vivre. Pas facile d'accepter qu'on ne peut pas changer ce qu'on ressent en un coup de baguette magique, ou de carte de banque. Tout ne s'achète pas, contrairement à ce que les pubs voudraient nous faire croire.

D'ailleurs, nous on n'y croit pas, à ce mythe moderne. Comme Moritz, on veut résister à cette pression à la compétition générale et à la consommation compulsive. Comme Moritz, on revendique le droit à la vulnérabilité, à la douceur, à la lenteur, à l'ordinaire, à l'imperfection, à la faiblesse. Et à l'entraide. Car ce qui réapparaît, quand on reconnaît la part vulnérable de l'existence humaine en chacun de nous, c'est l'envie de soutenir l'autre, de tendre la main. Qui sait, demain, ça pourrait être moi qui en aurai besoin ? C'est même très probable, si on regarde les choses en face. Et ça, ça ramène beaucoup d'espoir et de joie, non ? Se dire qu'on peut traverser les aléas de la vie en étant entier et vrai, et qu'il y aura forcément quelqu'un, un inconnu ou un proche, qui pourra se relier à notre souffrance et ressentir l'élan de nous aider. Sans qu'on doive se cacher au fond d'une grotte parce qu'on ne correspond pas au modèle performant de la société. Donnons-nous le droit d'être heureux discrètement, en dehors des cliqués, tout imparfaits que nous sommes...

MARTHA. Je me rappelle la première fois qu'on s'est vus. On avait huit ans. Je t'ai abordé en disant : « Veux-tu jouer au ballon chasseur ? » T'as dit : « Non. Ça va être moi, la proie. On trouve un jeu où y a pas de perdants. » On a joué avec des Legos. C'est comme si t'avais déjà tout compris : pendant que nous, on voulait gagner, toi t'essayais de construire un nouveau monde. On vient de perdre un architecte; quelqu'un qui bâtissait du doux, du grand. (Elle regarde Melchior.) J'espère être capable de ça, un jour. Merci, Moritz.

Et moi, j'ai le droit d'être ordinaire, fragile, confus ?

Ne faisons pas l'économie d'au moins se poser cette question, tous ensemble : à quelle point on ressent la pression d'être « la meilleure version de soi-même » ? D'être ce que la société valorise : un winner ? Des quelles manières ressent-on cette pression ? À quels endroits ? Est-ce que cette pression reste quand on est tout seul avec soi-même ? Pourquoi ? Comment on se sent avec ça ?

Et comment on pourrait faire diminuer cette pression, dans ces 4 sphères : par nos pensées, par nos discussions avec les autres, par nos choix et nos actions, par nos prises de position dans la société ?

Les récits qu'on nous vend

Comme on en discutait avec David Paquet, il est urgent et important de jeter un œil critique sur les récits qu'on consomme. On parle de consommation car la plupart de ce qu'on regarde actuellement est acheté, ce n'est plus du service public. Or les gens qui nous vendent ces séries, ces films, ils ne sont pas neutres. Ils ont ce qu'on appelle une ligne éditoriale, à savoir, des idées et des orientations politiques qu'ils défendent, en lien avec leurs intérêts financiers et idéologiques. Et on doit se poser la question des idées soutenues par Jeff Bezos, patron d'Amazon, de Hastings, propriétaire de Netflix, et des autres grandes fortunes derrière nos écrans. Qu'est-ce qu'ils ont intérêt à nous vendre, comme histoires ? Quelles idées ont-ils intérêt à faire entrer profondément dans nos cerveaux ?

Prenez vos séries et films préférés, et par petits groupes, observez le modèle de réussite qui y est mis en valeur. C'est quoi « réussir » dans ce film ou cette série ? Qu'est-ce qui rend heureux ? Qui sont les winners et les losers ? Notez vos conclusions et partagez-les en grand groupe. Est-ce que ça vous étonne ? Est-ce que vous êtes d'accord avec ce qu'on vous propose dans ces histoires de fiction ?

À l'issue de ces discussions, on vous propose de lancer la rédaction d'un texte de fiction dans lequel chacun est invité à écrire une histoire dans une société où la

fragilité, la vulnérabilité, l'imperfection seraient considérés comme des richesses intérieures à partager. Celui qui écrit est libre d'attraper la proposition où il le veut, avec la consigne de base de sortir du culte de la performance et de la réussite. On peut donner des consignes plus précises pour guider ceux qui auraient besoin de plus de structure. Par exemple : deux personnages aux identités de genre différentes (un homme et une femme, ou une femme et une trans, ou un homme et un non binaire...) d'âge au choix, se retrouvent par hasard face à un même problème, et font un bout de chemin ensemble, en étant conscients de leurs forces autant que de leurs faiblesses. Il n'est pas nécessaire qu'ils trouvent une solution au problème, parfois il n'y a juste pas de solution. Mais ils se rencontrent, cheminent et s'enrichissent mutuellement. L'idée étant de faire émerger d'autres récits possibles que ce qu'on nous vend sur Netflix, Prime et Disney Channel.

Antidote au culte de la performance

Lui, on est super content de pouvoir vous le présenter si vous ne le connaissez pas encore : Olivier Hamant, le biologiste français qui s'attaque au culte de la performance, pour montrer que la nature ne fonctionne pas du tout sur ce mode-là. Il construit l'idée de robustesse, qui intègre plusieurs concepts qui nous semblent tellement rafraîchissants : la lenteur, la répétition, la diversité, la multiplicité des capacités (plutôt que l'hyper-spécialisation), l'entraide, la sous-optimalité. Oui, vous avez bien entendu, c'est carrément révolutionnaire : la sous-optimalité !

Olivier Hamant est joyeux, brillant et passionnant, et cerise sur le gâteau, il offre ses conférences gratuitement. Il vient souvent en Belgique, et vous pouvez avoir accès à ses propos sur toutes les plate-formes. Pour en choisir une version courte, il y a par exemple celle-ci : [Le jour où j'ai arrêté d'être performant \(et pourquoi vous devriez le faire\)](#) Mais on vous encourage à creuser et à prolonger l'écoute par d'autres vidéos ou podcasts plus longs...

5/ La dramaturgie d'Ilyas Mettioui

Celui qui orchestre tous les talents qui gravitent autour de ce texte fort, c'est Ilyas Mettioui, le metteur en scène. Nous sommes allés à sa rencontre pour qu'il nous parle de sa manière de travailler.

Bonjour Ilyas. Vous avez toujours écrit vos spectacles vous-mêmes, et c'est la première fois que vous vous emparez du texte de quelqu'un d'autre. Qu'est-ce qui vous a donné envie de le faire justement pour *L'Éveil du Printemps* ?

En fait, Olivier, le directeur du Poche, m'a proposé pas mal de textes, et j'ai longtemps hésité jusqu'à ce que je tombe sur celui-là. Déjà, l'écriture résonne fort avec la mienne. Puis, cette pièce m'a toujours intéressé dans sa version originale allemande, mais je la trouve impossible à monter. Trop ancrée dans son époque, trop liée à un contexte moral du XIXe siècle qui me semble révolu. La découverte de l'adaptation de David Paquet, ça a été une révélation. Elle conserve l'ossature dramaturgique de Wedekind tout en la rendant poreuse à notre présent. Soudain, la pièce ne parlait plus d'hier : elle parlait de maintenant.

Selon vous, qu'est-ce qui a fondamentalement changé dans le contexte, entre l'époque de Wedekind et maintenant ?

À la fin du XIXe siècle, ce qu'écrit Wedekind, c'est d'une brutalité inouïe. Il expose frontalement le désir adolescent, l'ignorance imposée, la violence d'un monde adulte puritain. Aujourd'hui, la situation a changé de forme mais pas de nature. Les adolescents ne se heurtent plus au silence des adultes, mais à un vacarme permanent. Une profusion d'informations, de demi-vérités, d'images pornographiques qui tiennent lieu d'éducation sexuelle, de discours contradictoires sur les réseaux sociaux. Les parents eux-mêmes sont désarmés par l'accélération du monde. La question n'est plus : « *Pourquoi ne nous dit-on rien ?* ». Mais plutôt : « *Comment faire le tri dans tout ce bruit ?* »

Qu'est-ce qui vous touche le plus dans *L'Éveil du printemps* ?

C'est que sous ses allures de comédie fragmentée, presque une suite de scénettes, tout est déjà disposé pour que la tragédie adienne. Les conditions sont réunies. Et elle arrive. Comme elle arrive encore aujourd'hui, différemment, mais constamment. Il ne s'agit plus de désigner un coupable unique, les parents, l'école, la morale, mais de regarder collectivement comment nous fabriquons ces impasses.

J'adore l'adaptation de David Paquet, elle est très jouante, et la profondeur du texte n'est pas volontaire. Elle est toujours entre les mots, et ça m'a fort intéressé, parce que j'aime travailler avec les corps. Quelle est cette pulsion de vie qui éclate dans le corps à cet âge-là ? Et celle de mort aussi qui l'accompagne, ainsi que les pulsions sexuelles. Son texte laisse beaucoup de place aux corps.

Cette pièce parle d'adolescence, mais elle parle aussi de nous. L'adulte continue à grandir, à douter, à réapprendre. Dans un monde polarisé où chacun campe sur ses positions, il me semble urgent de réhabiliter le doute et la joie comme moteurs de connaissance.

Le doute et la joie... Comment est-ce que vous travaillez avec ça dans votre mise en scène ?

J'aborde cette dramaturgie à travers une pensée des ombres et des lumières. La lumière représente la pulsion de vie, l'élan du désir, la connaissance qui grandit. L'ombre représente la mort, l'inconnu, l'inconscient.

Mais il ne s'agit pas d'un dispositif binaire. L'ombre n'est pas seulement effrayante : elle est aussi une invitation. Elle attire. Elle ouvre vers l'inexploré. Dans la pensée soufie, une image me guide : plus le cercle de lumière grandit, plus il est en contact avec une vaste part d'ombre. Grandir, apprendre, évoluer, ce n'est pas réduire l'obscurité, c'est augmenter la surface de contact avec l'inconnu. C'est cela, pour moi, la tragédie : être entre la lumière et les ténèbres. Entre le savoir et ce qui nous échappe. Entre la pulsion de vie et la tentation d'abandon.

Les personnages de Wedekind sont à l'âge de l'innocence et de la connaissance simultanément. Ils pensent avec intensité, avec goût, avec une radicalité magnifique. Ils cherchent. Et ce mouvement est profondément vivant. Et c'est dans cette optique-là que j'imagine l'adolescence : on a appris tellement de choses, on commence à comprendre tellement de choses, c'est aussi à ce moment-là qu'on prend la mesure de tout ce qu'on ne connaît pas, qu'on ne maîtrise pas, qui peut faire peur. Et l'idée, c'est de se faire de la place en soi pour accueillir la lumière, et éclairer les zones d'ombres progressivement et en douceur. C'est une grosse ligne sur laquelle on travaille : qu'est-ce que c'est, apprendre des choses ?

Quand vous commencez le travail, avez-vous une idée précise de mise en scène, ou cherchez-vous sur plateau avec les acteur.ices ?

Le théâtre, c'est l'art du vivant, alors c'est sûr que moi je travaille surtout avec l'équipe. On travaille avec la vie et sur l'invisible. J'amène beaucoup de pistes de travail,

mais ça passe par le corps et l'imaginaire des interprètes, tant au plateau qu'avec mes collègues Bérangère Bodin à la danse et à la chorégraphie, Hugues Gérard à la lumière, Antonin Simon au son, ou encore Cédric Michel à la scénographie. C'est toute une collaboration.

Il faut sortir du metteur en scène génie qui voit tout et qui recrée son idée sur le plateau. J'imagine plutôt mon métier comme proposer un jeu et un cadre de réflexion, et amener des outils de jeu qui permettent de créer ensemble. Le mot metteur en scène me fatigue, déjà, parce que je ne mets pas ce que j'ai en tête en scène. Je mets en place un dispositif qui permet de jouer et de préserver la vie.

Le centre pour moi, ça reste toujours les performeurs et performeuses qui seront sur scène, et ce qui circule de l'un à l'autre, au-delà même des personnalités et des identités. Qu'est-ce qui se révèle d'une personne quand elle est à côté d'une autre ? Je travaille en faisant profondément confiance aux rencontres, aux débats, aux expériences partagées.

Du coup, comment est-ce que vous avez choisi vos performeurs et performeuses ?

J'avais vraiment besoin de travailler sur cette apparente maturité qu'on peut avoir tout à coup vers 15-16 ans, qui n'est pas encore tout à fait ancrée, mais qui y touche. Donc j'ai un casting plus âgé que les personnages, mais qui reste très jeune. Engager de jeunes acteur.ices pour cette création n'est pas seulement cohérent : c'est indispensable. L'énergie, la pulsion de vie, la fragilité et la radicalité nécessaires à cette œuvre doivent traverser des corps qui sont encore au plus près de ces questions

Ce sont aussi des gens avec qui j'ai envie de travailler, parce que leur parcours dépasse les clichés, parce qu'ils sont au-delà du moralisme, parce qu'ils utilisent la déconstruction des pensées d'aujourd'hui de façon saine et pas excluante, qui les remettent en complexité. Des personnes qui sont dans un rapport constructif par rapport aux anciennes générations, dans un rejet parfois très fort, un regard très critique, mais qui savent aussi garder aussi des choses du passé. C'est cette entrée-là qui m'intéresse.

J'ai aussi essayé de trouver des gens qui viennent avec l'entière responsabilité de leur être sur scène, qui ne répondent pas juste aux codes de ce à quoi il faudrait ressembler, mais qui arrivent à assumer leur particularité. Et je pense qu'on est tous très particuliers. L'idée, ce n'est pas d'avoir seulement des originaux sur scène, c'est au contraire avoir des gens qui s'assument tels qu'ils sont, parce qu'on est tous originaux.

Quelle est votre intention envers les adolescents qui iront voir votre spectacle ?

Je pense qu'il y a beaucoup de références qui vont leur appartenir, aussi dans certains codes, et en même temps, il y a une étrangeté qui va venir se mêler à ce qu'ils connaissent. Le but pour moi, c'est qu'ils puissent traverser un voyage dans les sensations qui leur rappelle des choses connues mais qui rajoute aussi cette étrangeté, qui les pousse à inventer leur propre histoire en regardant le spectacle. Tout en étant guidés par une narration très précise. Toujours ce fil rouge de l'ombre et de la lumière.

Et mon intention envers eux, c'est de leur dire que ce qu'ils voient du monde, de son état, de comment il leur fait peur, n'est pas faux, ils ont raison certainement. Néanmoins, il y a aussi d'autres parties à voir en dézoombant. C'est une invitation à prendre du recul, à prendre à la fois confiance dans leurs connaissances, en cette lumière, et en même temps à travailler cette humilité de ne pas être sachant de tout. Ces deux mouvements qui peuvent sembler contradictoires peuvent cohabiter. Tout est une question d'équilibre à trouver là-dedans. C'est aussi de cultiver la force de vie, et ne pas la confondre avec la pulsion de mort, qui parfois se mélangent dangereusement à cet âge-là.

Peut-on apprendre à poser ses limites tout en restant ouvert ?

Peut-on faire une place à la colère sans renoncer à la tendresse ?

Peut-on traverser l'ombre sans cesser d'aimer la lumière ?
Ce spectacle veut affirmer que oui.

L'Éveil du printemps reste une œuvre brûlante. En 2006 encore, un enseignant a été poursuivi pour l'avoir montée dans son école. Comment vous voyez cela ?

La pièce dérange toujours. Et c'est bon signe. Mais je ne veux pas d'un spectacle polémique pour la polémique. Je veux un spectacle qui ouvre. Ouvrir des possibles. Faire avec des gens qu'on aime. Fêter la prise de risque joyeuse. Accepter que nous ne faisons « que du théâtre », mais que parfois, cela suffit pour déplacer un regard.

Ce spectacle est une invitation à rester vivant. À laisser la lumière jaillir, même dans un corps traversé par l'ombre.

6/ Biographies de l'équipe artistique



David Paquet est diplômé du programme d'écriture dramatique de l'École nationale de théâtre du Canada en 2006. Ses œuvres, maintes fois traduites, ont été présentées dans une douzaine de pays en Europe et en Amérique du Nord. Parmi celles-ci, on compte *Porc-épic*, *2h14*, *Appels entrants illimités*, *Le Brasier*, *Les Grands-mères mortes* (cosignée), *Histoires à plumes et à poils* (cosignée), *Le Soulier*, *Chansons pour le musée* (cosignée), *Le Poids des fourmis*, *L'Éveil du printemps* (une libre adaptation de la pièce de Wedekind), *Le Palais des Glaces* ainsi que *Papiers Mâchés* et *Le Voilier (manifeste du fragile)*, deux solos de stand-up poétique qu'il interprète lui-même.

Ses pièces ont cumulativement remporté deux Prix du Gouverneur Général, le Prix Michel-Tremblay, le Prix Louise-Lahaye, le Prix du public CTDA, deux Prix de la critique de l'AQCT, deux Prix Sony-Labou-Tansi, un Jessie Award et un Dora Award.

En plus de sa démarche d'auteur, il accompagne régulièrement d'autres artistes en tant que dramaturge, formateur et professeur, entre autres pour l'École nationale de théâtre du Canada, le Centre des auteurs dramatiques et le Conservatoire d'art dramatique de Montréal, où il enseigne depuis cinq ans. (Mai 2026)



Ilyas Mettioui est un artiste bruxellois. L'essentiel de sa recherche se construit sur une démarche de rencontre et de décloisonnement des formes et des collaborations. À travers une écriture résolument contemporaine, Ilyas tisse des récits où se mêlent humour corrosif, tendresse et mélancolie. Toujours en mouvement, Ilyas poursuit sa quête de nouvelles formes d'expression, où chaque projet devient une invitation à l'imprévu, à la rencontre et à la transformation.

En 2020, il écrit et met en scène le spectacle *Ourgan* qui a entamé sa tournée depuis l'été 2021. Son projet *Écume* (un diptyque dont le premier volet, *Écume - Knokke-le-Zoute*, a vu le jour en juin 2022 et le deuxième, *Écume - Hofstade* en novembre 2023) est actuellement en tournée. Il a également collaboré à l'écriture avec David et Marisel Mendez pour le spectacle « *Recordar, c'est vivre à nouveau* » qu'il a mis en scène en 2024. Il a également mis en scène l'artiste Sihame Haddioui dans son projet *Exhibit A* en 2025. Il a également assisté à la mise en scène Tiago Rodrigues dans *La Cerisaie* qui a été présentée pour l'ouverture du Festival IN d'Avignon 2021.



Alice Valinducq alias Johnny Baleine

Iel cherche à toujours mieux comprendre les rapports aux autres, dans sa vie comme dans son travail artistique. Iel explore ce qu'une couche révèle d'une autre. C'est en partie pour cet intérêt commun de creuser « par-delà », qu'elle collabore depuis plusieurs années avec Médéa Anselin avec qui iel a créé le spectacle *Brèches* en 2024, mais aussi avec Ilyas Mettioui, sur les spectacles *Knokke* et *Hofstade*, avec Ludovic Pacot-Grivel et plus récemment avec d'autres artistes important·es pour iel comme Amir Reza-Koohestani. Sa pratique se déploie à différents endroits : comme comédien·ne, dramaturge, assistant·e mise en scène. Aujourd'hui, iel développe également son premier projet personnel DARPP 32+ autour de la colère comme outil de survie ou d'empathie, tout en se formant à la gestion de conflits.



Amine Hamidou est un jeune acteur belge, tout juste sorti du Conservatoire Royal de Liège.

Il a participé à plusieurs films et séries, comme « *Le Jeune Ahmed* » des frères Dardenne, « *Le Paradis* » de Zéno Graton, « *Il pleut dans la maison* » de Paloma SermonDaï, « *Planète B* » de Aude Léa Rapin, « *Amal un esprit libre* » de Jawad Khalib, ainsi que la série *1985* ou encore plus récemment la série *Quiproquo*. Son travail s'intéresse souvent à des histoires qui explorent la jeunesse, l'identité et aux réalités sociales.

Actuellement, il travaille au théâtre avec l'acteur et metteur en scène Julia Villa sur une pièce qui s'intitule « *Des dragons dans les halls* ». Il accompagne également son père Ben Hamidou dans des ateliers à Molenbeek, qui ont pour but d'aider des jeunes souhaitant s'initier à la scène.



Issu du Conservatoire de Bruxelles, **Didier Colfs** débute sa carrière ici même au Théâtre de Poche avec « *Tu ne violeras pas* » mis en scène par Wajdi Mouawad. Suivront « *Trainspotting* », « *Bent* », « *le Père des Anges* ». Parallèlement, il joue au Théâtre du Parc (*Lorenzaccio*), au Théâtre Jean Vilar (*Les Affaires sont les Affaires*, *Ornifle*), à la Valette (*Visites à Mr Green*, *Les aiguilleurs*), à l'Abbaye de Villers-la-Ville (*Dom Juan*, *le Bossu*, *Le Nom de la Rose*, *Frankenstein*, *Amadeus*, *Caligula*, *Le Procès de Jeanne d'Arc*), au Théâtre Le Public (*Faut Pas Payer!*, *Le Malade Imaginaire*, *Alpenstock*, *Cabaret*, *l'Avare*, *l'Habilleur*), au Rideau de Bxl (*La Maison de Lemkin*), au Varia (*La Chanson de septembre*, *Chargé*), au Théâtre des Galeries (*le Tartuffe*, *l'Assassin habite au 21*), à Bruxellons dans *Blood Brothers* et *West Side Story*. Il joue aussi pour le regretté Zut (*Zone Urbaine Théâtre*) de Georges Lini dans *Voix Secrètes*, *l'Ouest Solitaire*, *Incendies*, *Littoral* et *Britanicus*. A l'écran, il apparaît dans « *Pour le Plaisir* » de Dominique Deruddere, « *Le voyage de Fanny* » de Lola Doillon, « *Le jeune Karl Marx* » de Raoul Peck, dans les court-métrages « *Les Doigts de Pieds* », « *La Chambre Noire* », « *Millionnaire* », « *Crocs* », « *Migrations* » et dans les séries « *A Tort ou à Raison* », « *Transferts* », « *Lucas* », « *The Dreamers* » et « *Ovnis* ». Il prête également sa voix pour le doublages de nombreux films, de séries et de dessins animés.



Benjamin Gisaro est un interprète belge d'origine congolaise. Il obtient un Master en interprétation dramatique à Arts² en 2020. Durant ses études, il participe à des créations telles que *Crever d'amour* (théâtre) de *L'Acteur et l'Écrit* au Rideau de Bruxelles, et *Annie* (danse) au Mundaneum. Depuis sa sortie académique, il cultive sa recherche artistique ainsi qu'un vif intérêt pour la danse et le théâtre. À cet égard, il participe à des projets théâtraux tels que *L'Œil du Cerf* de L'Absolu Théâtre (octobre 2023), ainsi qu'à des projets dans le domaine de la danse, tels que *Landfall* de Tant'amati, chorégraphié par Erika Zueneli (Prix Maeterlinck de la critique 2023 – meilleur spectacle), et *La Plaine*, une production de L'Absolu Théâtre chorégraphiée par Charly Simon (Janvier 2024.) Actuellement, Benjamin Gisaro travaille sur sa première création en tant que metteur en scène, intitulée *Évidemment c'est fâcheux*, et danse dans la dernière création d'Erika Zueneli, *Le Margherite*. Il continue de s'interroger et de s'épanouir dans son dévouement constant envers le théâtre et la danse.



William Boykid est né dans un coup de mistral. Depuis il vagabonde en quête de sens et d'identité. Poète trans, handi, vénére et cycliste du dimanche, il utilise des mots et des images pour rendre justice aux corps et aux zones d'ombre.

Après avoir réalisé plusieurs courts métrages, il découvre le slam à son arrivée à Bruxelles en 2023 et se consacre à la scène. On le voit avec la collective Poetik Queer performer *On fait la météo ?** (Maison poème, les volumineuses, les sous-entendues), avec l'artiste Mhø dans *Bresson & Grisaille* (Midis Poesie-CCN, Théâtre de Namur).

Son premier seul en scène *Tout là-bas la lumière*, coproduit par la Maison des Métallos (Paris) et le théâtre des Riches-Clares (Bruxelles), sera créé en novembre 2026. En parallèle, il anime des ateliers d'écriture poétique au sein de différentes structures, qui portent sur la politisation de l'intime, la quotidienneté et le rapport aux marges sociales. *L'éveil du printemps* mis en scène par Ilyas Mettioui sera son premier projet en tant que comédien.



Elisa Wéry est une danseuse et interprète basée à Bruxelles. Formée d'abord au Lycée Martin V à Louvain-la-Neuve, elle y complète en 2021 ses humanités artistiques avec une orientation en danse contemporaine. Animée par un profond intérêt pour les pratiques culturelles et les dynamiques de création, elle poursuit ensuite un parcours universitaire à l'Université libre de Bruxelles : un bachelier en Histoire de l'art et archéologie, suivi d'un Master en Gestion culturelle qu'elle termine actuellement.

En parallèle de ses études, Elisa construit une trajectoire scénique. Depuis novembre 2021, elle est interprète dans *Landfall* d'Erika Zueneli, spectacle salué par le Prix Maeterlinck du meilleur spectacle en 2023. Elle participe également à plusieurs projets audiovisuels et performatifs, notamment le clip *Trébuche sur un chien* du groupe Vin de Sprite, où elle intervient comme figurante et interprète, ainsi que *Gourou* de Chloé Larrère, un clip-court métrage dont elle est l'une des interprètes. Elle collabore également avec Thibault Rousselet en tant que danseuse-interprète pour son projet de fin d'études au master en danse et chorégraphie de l'IN-SAS-Charleroi-Danse.



Tyssia Anuset a 23 ans et vient de sortir de l'IAD.

Dans le prolongement de sa curiosité insatiable et de la découverte des mots littéraires, elle a commencé la déclamation à l'âge de 6 ans. Elle a une sœur de 3 ans son aînée et elle voulait suivre ses pas. Très tôt, elle a eu la motivation d'apprendre à lire et à calculer.

Elle a toujours été active artistiquement, elle avait un besoin de dépenser et d'exprimer ses ressentis. Ce qu'elle garde de son enfance est la célérité de sa volonté d'expression et surtout sa curiosité. Au quotidien, sa sensibilité est telle que le théâtre lui permet de l'approprier.

Au plateau, la quête d'aller explorer différents chemins et découvrir les ouvertures sur une vulnérabilité, la meut particulièrement. Elle termine actuellement son année de mémoire et participe en tant qu'assistante et interprète à un projet de Master 2 à l'IAD.



Monia Douieb, née en mars 1970, est comédienne, chanteuse-performatrice et directrice de plateau de doublage. Diplômée du Conservatoire Royal de Bruxelles dans la classe de Pierre Laroche, elle mène une carrière plurielle entre théâtre, doublage, cinéma et musique. Sur les scènes belges, elle interprète de nombreux rôles, du répertoire classique à la création contemporaine. En 2018, *Moutoufs*, créé avec le Kollektif Zouf, marque un tournant majeur dans son parcours. Primé aux Prix Maelterlinck de la Critique, le spectacle interroge sa double identité belge et marocaine, la transmission et les identités à la croisée des appartenances. Il fête sa centième représentation en 2023.

Ces dernières années, elle joue notamment dans *Maman de l'autre côté*, *Le Garçon du dernier rang*, *Plus jamais* et *Love Love Love*. Au cinéma, elle apparaît dans *Un monde* et *L'Intérêt d'Adam* de Laura Wandel, ainsi que dans *Le Jeune Ahmed* et *Tori et Lokita* des frères Dardenne. Elle signe également la co-direction d'acteurs du court-métrage *Amour à mort* d'Ingrid Heider-scheidt, Prix du Public au BSFF 2024.

Avec *Les Vedettes*, elle s'est aussi imposée pendant plus de dix ans comme chanteuse-performatrice sur les scènes rock belges et françaises. Elle poursuit aujourd'hui son travail avec le Kollektif Zouf autour d'une nouvelle création, dans la continuité d'un parcours artistique où se mêlent engagement, identité et transmission.



Lara Heine

Après avoir obtenu un bachelier en communication à l'IHECS en 2022, Lara Heine intègre la même année la section interprétation dramatique de l'IAD, dont elle sort diplômée en juin 2026. Nourrie par plusieurs années de danse classique et contemporaine à l'Académie royale des Beaux-Arts étant plus jeune, elle développe une curiosité et une sensibilité particulières pour le mouvement, qu'elle continue à explorer parallèlement à ses études théâtrales. En janvier 2026, elle assiste Astrid Akay dans la création mouvement de *Ces filles-là*, mis en scène par France Bastoen. En septembre 2026, elle fera ses débuts professionnels en tant que comédienne dans *L'Éveil du printemps*, mis en scène par Ilyas Mettioui, au Théâtre de Poche.



Judith Ciselet

Formée aux arts de la scène et à l'écriture dramatique, elle développe son travail à travers trois axes complémentaires : la création textuelle, l'animation d'ateliers participatifs et l'interprétation.

Actuellement engagée dans plusieurs projets, elle collabore notamment avec Ilyas Mettioui à la construction de la dramaturgie de *L'Éveil du printemps*, dans une réécriture de David Paquet. Cette démarche collaborative illustre son approche du théâtre comme espace de dialogue et de cocréation. À travers ses différentes pratiques, Judith explore les possibilités du théâtre comme lieu de rencontre entre l'écriture, le corps et la participation collective.



Antonin Simon est un compositeur, créateur sonore et ingénieur son basé à Bruxelles.

Naviguant entre plusieurs disciplines artistiques, il compose pour le cinéma (*Paysage Inachevé*, *The Fakenapping*, *Mandoob*, *Le Protokoll*, *L'huile et le fer*, ...), la danse (*Chute Libre*, *Wallpaper*, *Stones*, *Grandizer*) et le théâtre (*Du côté de chez elles*, *Beat'ume*, *A ce qui manque*, *Parc*, ...).

Il est également compositeur et interprète dans plusieurs formations musicales : *Room Nocte* (EP NSFW), musique électronique club expérimentale ; *Camille Weale* (EP Bad Mother), groupe de pop expérimentale ; *David Scarpuzza* (EP's *Dolce Vita* et *Agrodolce*), ...

Il mélange les influences de ses différentes facettes pour créer un son à la frontière de plusieurs genres, mêlant musiques populaires et expérimentales.

antonin-s.com

7/ Pistes pour prolonger la réflexion

Essais

- *Corps, amour, sexualité, les 120 questions que vos enfants vont vous poser*, par Charline Vermont (Albin Michel, 2022). Cette sexologue, avec son compte Instagram Orgasme et moi, nous offre ici un guide pour ouvrir un espace de parole safe et apporter des réponses justes, actuelles et à la portée des enfants et ados.
- *Jouissance club, une cartographie du plaisir*, de Jüne Plä (Marabout, 2020). L'autrice dessine pour nous tout ce qui peut donner du plaisir intime en dehors de la pénétration, toutes orientations sexuelles confondues, de manière décomplexée, jubilatoire et bienveillante. Spoiler alerte : ça fait du bien ! À laisser traîner dans toutes les bibliothèques, surtout s'il y a des ados dans la place...
- *Le sexe selon Maïa*, par Maïa Mazaurette (Editions de la Martinière, 2020). Maïa Mazaurette tient depuis plus de 10 ans une tribune dans Le Monde, la plus lue et la plus commentée des parutions du journal. Elle y analyse notre représentation du corps, nos pratiques sexuelles aussi bien que notre imaginaire. Avec un credo : le sexe doit nous rassembler plutôt que nous diviser. Ceci en est la crème de la crème. Joyeux, ludique et enthousiasmant.
- *Slut Shaming*, d'Ovidie (La Découverte, 2026). Cette actrice porno des années 90 devenue militante féministe revient sur l'origine du slut shaming, et sur l'évolution du porno et de ses dégâts. Intéressant, émouvant parce que c'est du vécu, mais on vous prévient, pas très feel good. Cependant, sur le sujet, c'est ultra éclairant.
- *D'après mon adolescence, journal intime*, de Caroline Solé (Albin Michel, 2021). A l'âge de 42 ans, l'autrice écrit à l'adolescente qu'elle était à 14 ans, en relisant ses journaux intimes dont elle partage aussi des pages, pour essayer de se comprendre, et pour aider les ados à en faire de même, sans tabous. Très juste et touchant.
- *Texter, publier, scroller*, d'Emmanuelle Parent (Ecosociété, 2024). Ce court essai à destination des ados veut les outiller sur les codes et les non-dits des réseaux sociaux, pour qu'ils puissent en avoir une utilisation plus saine. Est-ce possible de rester soi-même sur les réseaux sociaux ? Comment mieux y communiquer ? Un temps d'écran adéquat, est-ce le même temps pour tout le monde ? Bourré de témoignages d'ados, accessible et instructif.

- *Eloge de la défaite*, dialogue entre Laurent-David Samama et Jérémie Pelletier (Editions de l'Aube, 2020). Comment vit-on avec l'échec qui ne correspond pas aux standards de notre société de la performance ? Y a-t-il de belles défaites et de mauvaises défaites ? Un petit livre pour montrer que nous avons le droit d'être mauvais, qu'échouer est intrinsèque à l'être humain, et qu'il est possible d'apprécier, parfois, la débâcle, la chute, le revers, le naufrage, simplement pour se sentir vivant. Ouf !
- *Eloge de la faiblesse*, d'Alexandre Jollien (Le Cerf, 1999). Dans une conversation imaginaire avec Socrate qui affirme « Deviens ce que tu es », ce philosophe handicapé physique, bourré d'humour et d'humanité, nous invite à progresser vers soi dans la joie et à ne pas se laisser déterminer par le regard de l'autre. Une belle plongée en philo, accessible pour les jeunes, et très bienfaisant sans être naïf.

Romans

- *Queen Kong*, de Hélène Vignal (Actes Sud, 2023). Une pépite de petit roman multi-primé qui a été monté au Poche en 2023. L'héroïne assume sa vie sexuelle, sa curiosité, ses désirs, loin de la meute. Elle en paie le prix fort du cyberharcèlement. Et pourtant résiste. Un texte incisif, fort, nourri de rencontres de l'autrice avec des centaines d'ados. Chaudement recommandé pour tous.
- *Hello monde cruel : 101 alternatives au suicide pour les ados, les freaks et autres rebelles*, de l'anglaise Kate Bornstein (Au Diable Vauvert, 2018). Voici ce que l'autrice transgenre en dit : "Si j'ai écrit ce livre, c'est pour t'aider à rester en vie. Parce qu'à mon avis, le monde a besoin de plus de gens au grand coeur, peu importe ce qu'ils sont et font. Les non-conformistes et les rebelles, les freaks, les queers, les pécheurs et les pécheresses rendent le monde meilleur." Un guide pratique unique en son genre pour faire face aux pressions extérieures comme à la souffrance intérieure.
- *Eros ou Thanatos ?* De Loïc Henri (Griffe d'Encre, 2011). Éros, synonyme d'une existence brève et féconde ? ou Thanatos, promesse d'une vie longue de quelques centaines d'années mais asexuée ? Isis, adolescente rebelle de la Cité d'Opale, ne dispose plus que d'une poignée de jours avant de choisir. Bien que son monde se résume depuis sa naissance à la liberté surveillée de la Cité, sa rencontre avec Ig, une jeune fille étrange, peut lui ouvrir les portes d'un Extra-muros redouté. Et si les enjeux étaient plus vastes encore ? Entre nouvelle et roman, une chouette lecture ado qui fait réfléchir.

- *PLS*, de Joanne Richoux (Actes Sud Jeunesse, 2020). Deux jumeaux, une fête, de l'alcool, de la fumette, des solitudes, des discussions profondes, du Xanax, des ados qui s'éclatent pour oublier leurs problèmes, un cocktail détonnant. Tout ça sous la plume percutante, presque intimidante de Joanne Richoux. Court roman intense.

- *Point of View, POV*, de Patrick Bard (Syros, 2018). Lucas, 11 ans, tombe par hasard sur une vidéo porno, et en ressent un frisson nouveau et intense. Pour retrouver cette émotion initiale, il glisse en secret dans une spirale d'addiction qui va bientôt occuper toutes ses pensées. Bien construit, efficace et prenant, ce roman ado aborde de manière plus large la relation aux écrans, aux addictions, au sexe...

- *Le coeur, le corps et tout le reste*, de Eric Pessan (Chez Gertrude, 2025). L'auteur nous fait rentrer de manière très crédible dans la tête d'un ado de 13 ans qui ne comprend pas trop ce qui se passe à la révolution de l'adolescence. Facile à lire pour des ados de cet âge, il ouvre la réflexion et le dialogue sur ces sujets intimes et embarrassants.

BD et romans graphiques

- *Libres ! Manifeste pour s'affranchir des diktats sexuels*, par Ovidie et Diglee (Delcourt, 2017). Un livre drôle, déculpabilisant et décomplexant, à l'heure où le sexe est omniprésent avec ses images toutes lisses et stéréotypées. Et si on se foutait un peu la paix, les mecs et les filles, avec cette pression mise sur nos vies sexuelles ?

- *Pucelle, tome 2*, de Florence Dupré Latour (Dargaud, 2020). Après le tome 1 dans lequel l'autrice explore ses angoisses d'enfant face aux non-dits autour de la sexualité, elle explore ici son adolescence, ses changements physiques et ses interrogations autour de sa libido naissante et son rapport aux garçons. Une claque contre ceux qui prônent l'ignorance sexuelle.

- *Genre queer : une autobiographie non binaire*, de Maia Kobabe (Casterman, 2022). « Je ne veux pas être une fille. Je ne veux pas non plus être un garçon. Je veux juste être moi-même. ». L'autrice offre ici le récit intense et cathartique de son chemin vers l'identification en tant que personne gender queer (ou non binaire) et asexuelle. Pour ouvrir le regard et le coeur.

Podcasts

- *Moules frites*, chaîne de podcasts de l'ASBL O'Yes, qui offre plusieurs chouettes séries de podcasts faits par et pour des jeunes, dont notamment la série « La première fois » qui donne la parole sur la première galère au lit, la première rupture, le premier orgasme... et « Faut qu'on parle » qui est plutôt une conversation entre jeunes sur un sujet précis lié à la sexualité. Glissez au moins le nom de la chaîne à vos jeunes... Moules frites - O'YES ASBL

- Autour des questions d'amour, de sexe et de sentiment de révolte, on vous conseille, si vous ne les connaissez pas encore, tous les podcasts de la journaliste Victoire Tuillon : *Le coeur sur la table*, *Les couilles sur la table*, *Renverser la table* (Binge Audio)

- *Modern Love*, de Nadia Daam, explore les questions d'amour et de sexe, mais aussi d'amitié, de relation à la famille, de genre... Plutôt grands ados ou adultes, avec à chaque fois une interview d'un auteur. Vraiment riche. Modern love : écouter le podcast et replay | France Inter
| Page 3

Jeux

- *Mixy love*, une activité ludique concoctée par l'ASBL O Yes, qui propose aux jeunes de se mettre d'accord sur les cinq ingrédients fondamentaux d'une relation affective, en piochant dans un panel de valeurs, de schémas de vie, d'actions quotidiennes et d'actions liées à la sexualité. <https://www.o-yes.be/mixy-love/>

- *Carrés de genre, l'amour romantique* est un petit jeu qui permet de libérer la parole autour du mythe de la passion amoureuse, et de déconstruire les stéréotypes du couple patriarcal. C'est téléchargeable gratuitement sur le site du Monde selon les Femmes : <https://www.mondefemmes.org/produit/carres-genre-amour-romantique/>

Musique

- *Rappelle-moi la beauté*, de l'artiste belge Roza, qui parle de dépression avec beaucoup de poésie. ROZA - Rappelle-moi la Beauté

- *Chair*, de Barbara Pravi, qui parle du rapport au corps, de l'adolescence à l'âge adulte. CHAIR

Films et vidéos

- En une petite demi-heure, un bon récap sourcé et contextualisé sur la culture du viol, par la chaîne Urbana : Francis Récap' : la culture du vi*
- Si vous ne l'avez pas encore vue, c'est peut-être le moment d'attaquer la mini-série *Adolescence*, quatre épisodes percutants autour d'un jeune garçon accusé du meurtre d'une camarade de classe.
- Rien de neuf, mais *Sex Education* est devenu un classique autour des sexualités adolescentes, sur Netflix, que le public cible adore (peut-être justement aussi pour questionner la ligne éditoriale de Netflix, dont on parle dans une des activités...)
- *How to have sex*, de Molly Manning Walker (2023). Afin de célébrer la fin du lycée, Tara, Skye et Em s'offrent leurs premières vacances entre copines dans une station balnéaire méditerranéenne. Pour Tara, ce voyage lui permet de goûter à la saveur électrisante des premières fois... mais à quel prix ? Un teenage movie qui amène les ados à se questionner sur la notion de liberté sexuelle et de ses influences, de pression du groupe autour du sexe, et de consentement véritable.
- *Falcon Lake*, de la québécoise Charlotte Lebon (2022). Une fable poétique et mélancolique qui suit le lien fragile entre deux adolescents, Bastien et Chloé, lors d'un été passé au bord d'un lac, dont les explorations teintées de mystère révèlent leurs désirs inavoués. La bande-son envoûtante traduit bien la tension particulière qui accompagne cette période à la fois magique et difficile, entre Eros et Thanatos.
- Conférence : « Le temps de la robustesse » par Olivier HAMANT, chercheur en biologie et biophysique. Absolument nécessaire dans le contexte actuel, pour sortir du culte de la performance et envisager plus joyeusement le futur malgré les crises. Un vrai baume sur nos plaies.

Sites internet

- Le site du service psychosocial Pas à Pas vous offre plein de ressources autour du suicide, en plus des sites déjà cités en début de dossier. Par exemple, *La prévention du suicide chez les adolescents à l'ère des réseaux sociaux*, épisode de la série radio « Connectée : Les balados ». La journaliste interviewe une experte en la matière, avec beaucoup d'intelligence et de créativité, et toute la chaleur québécoise. C'est un super résumé des problématiques modernes de l'adolescence, que tout adulte qui les côtoie de près ou de loin devrait se mettre dans les oreilles. Prévention du suicide - Service psychosocial Pas-à-Pas
- *O'yes (safe sex and fun)*, l'excellente ASBL belge vous propose de découvrir son contenu sur Facebook, Instagram, Youtube. Tout est dans le titre, filez voir ça ! Home - O'YES ASBL
- *On SEXprime*, site français super riche autour de la sexualité des adolescents et des jeunes. On y retrouve les séries Sexotuto et Résotuto, et les petites vidéos ASKIP qui abordent la sexualité, la vie sur les réseaux, les clichés... Mettez ça dans les poches de tous les ados pour des infos justes et drôles. Et de leurs proches, histoire d'avoir une bonne base pour discuter en comprenant un peu leur vécu, même si les ados ne parlent pas de tout ça ;-). Par exemple, par ici : Les critères qu'on nous impose | Onsexprime
- *Merhaba*, c'est une super association qui accueille de manière inconditionnelle les personnes LGBT+ issues de l'immigration à Bruxelles. Elle a pour volonté de créer des safe places pour ces jeunes qui ont souvent du mal à vivre leur identité de genre ou leur attirance sexuelles dans leur famille, dans leur milieu. Elle œuvre à faire du community healing (la guérison par le groupe), et propose plein de trucs très utiles et justes : une brochure et des vidéos de témoignages, des activités ensemble, du bénévolat pour toute personne qui s'intéresse à ces questions, et une ligne d'écoute anonyme et bienveillante (Whatsapp : 0487 556938). Vraiment un lieu ressource intersectoriel précieux. Outils - MERHABA
- *Sexy Soucis, le gougole du cul* est un site ressource à mettre dans les mains des ados, qui parle leur langage tout en étant très sérieux, et validé par plusieurs plannings familiaux. On peut y poser toutes les questions et y trouver plein de vidéos précises sur les sujets qui nous intéressent, sans tabou et très pros. Knowledge Base

THEATRE DE POCHE

Chemin du Gymnase, 1A - 1000 Bruxelles

Arrêt Longchamp : tram 7, bus 38 et station Villo n° 244

Arrêt Legrand : tram 7 et 8 et station Villo n° 71

reservation@poche.be – +32 2 649 17 27
poche.be

IBAN : BE97 5230 8020 6749

Contact production et diffusion :

Anouchka Vilain
production@poche.be
+32 496 10 76 91

Contact pédagogie et médiation :

David-Alexandre Parquier
prof@poche.be
+32 488 42 37 52

Contact presse :

Marie Delacroix
presse@poche.be

Rédaction : Elodie Mopty
Affiche : Olivier Wiame